







Universitas

BIBLIOTHECA





Spec



# *MÉMOIRES*

DE M. L'ABBÉ

# *ARNAULD*

PREMIERE PARTIE.

ME

DE

ART

PREMIER

# MÉMOIRES

DE M. L'ABBÉ

# ARNAULD.

CONTENANT

QUELQUES ANECDOTES DE LA COUR DE FRANCE,  
DEPUIS M. D C. XXXIV. JUSQU'A M. D C. LXXV.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,

JEAN NEAULME, & ARKSTÉE  
& MERKUS.

A LEYDE,

JEAN VERBEEK, JACQUES DE  
WETSTEIN & C. HAACK.

A DRESDE,

G. C. WALTHER,

A LEIPSICK,

G. FRITSCH.

Chez

1756.



MEMORANDUM

ALAN D.

THE BUREAU OF

BX

4735

A<sub>1</sub> A<sub>3</sub>

1756

n. 1

Coll.  
spec.

---

# AVIS

DES ÉDITEURS.

**M**ONsieur l'Abbé Arnauld , né en 1616 , étoit l'aîné des fils du célèbre M. Arnauld d'Andilly. Il entra au service à l'âge de dix-neuf ans : il servit d'abord environ un an dans le Régiment des Gardes : il en sortit en 1636, pour se mettre en qualité de volontaire dans le corps des Carabins de France, sous Isaac Arnauld , cousin germain de son pere , & Mestre-de-Camp général de la Compagnie. Dès la fin de la même année il devint Capitaine d'Infanterie , sous M. le Comte de

Pas-Feuquieres, son cousin issu de germain. En 1639 M. Arnauld lui donna la Cornette des Carabins ; mais il ne se défit pas pour cela de sa Compagnie d'Infanterie : il servit sous l'un & l'autre titre jusqu'en 1643. En cette année, dégoûté du monde, il embrassa l'état Ecclésiastique, accompagna Henri Arnauld, son oncle, à Rome, & se retira auprès de lui à Angers, lorsque ce grand homme en fut consacré Evêque en 1650. Depuis ce tems il mena une vie assez retirée. Le Roi le gratifia en 1674 de l'Abbaye de Chaumes en Brie. Il mourut dans sa 82<sup>e</sup> année, au mois de Février 1698.

M. l'Abbé



M. l'Abbé de Chaumes avoit deux freres, Simon Arnauld, Marquis de Pomponne, & Henri Arnauld, sieur de Lufanci. Celui-ci passa sa vie dans la solitude : le premier fut deux fois Ambassadeur en Suede, & une fois en Hollande, & ensuite Ministre & Secrétaire d'Etat. Il a laissé sur les Négociations des Mémoires qui doivent être très-curieux & très-instructifs, qu'il ne feroit pas impossible de donner au Public, s'il paroissoit les désirer.

Quant à ceux que nous donnons maintenant, nous croyons que le Public nous aura obligation de les avoir fait imprimer. Ce n'est que depuis peu de tems qu'ils

sont parvenus entre nos mains. Terminés en 1677, ils avoient été conservés précieusement depuis la mort de l'Auteur dans un dépôt authentique. Nous les avons communiqués à d'habiles connoisseurs : ceux-ci ont jugé qu'ils pouvoient être utiles. En effet, on y trouvera des anecdotes curieuses qui pourront contribuer à éclaircir plusieurs points importants de l'histoire de France, ou à faire connoître ceux qui étoient pour-lors à la tête des affaires. Ils en contiennent d'autres plus amusantes qu'instructives, mais qui par cela même plairont peut-être davantage à ceux qui ne liront ces Mémoires, que pour se délasser.

d'occupations plus sérieuses.

Quant à la certitude des faits qui sont ici rapportés , il seroit difficile de la révoquer en doute. M. l'Abbé Arnauld parle toujours comme témoin oculaire : quand il ne l'est pas , il cite des garants dignes de foi. Sa narration porte d'ailleurs par-tout le sceau de la simplicité, de l'ingénuité, de la vérité. C'est pour ne point altérer ces caractères, que nous n'avons pas cru devoir supprimer des faits & des éloges qui paroîtront très-peu intéressans à la plûpart des Lecteurs. Nous avons respecté jusqu'à son style, qui pourroit cependant être susceptible de quelque réforme. L'unique que nous nous soyons

permise a été d'éclaircir souvent la narration , que des phrases trop longues , & un mauvais usage des particules relatives rendoient trop obscure. Mais les changemens que nous avons faits à cet égard sont très-légers ; & nous pouvons assurer que nous offrons ici , non-seulement les pensées , mais même le style & les expressions de l'Auteur.

*A Leypsick le 31 Mai 1756.*



LETTRE



# LE T T R E

DE MADAME DE BRISSAC

A M. L'A \* \* \* A \* \* \*

Sur ses Mémoires.

**L**E peu de tems que j'ai employé à lire vos Mémoires , vous prouvera aisément qu'ils m'ont donné beaucoup de plaisir. Je vous assure , Monsieur , que je les ai trouvés si agréables & si bien écrits , que j'ai souhaité plus d'une fois que vous voulussiez les faire imprimer , & cela sans songer à l'intérêt que certains endroits m'y pourroient donner. Je prie le Seigneur qu'il augmente les hon-

Prem. Part.

\* a

neurs de votre Maison , afin que vous ayez de quoi augmenter vos Mémoires , & qu'ils ne finissent que lorsque vos petits neveux seront Officiers de la Couronne. Il ne faut pour cela que vivre jusqu'au siècle à venir ; ce ne doit pas être une affaire pour vous qui portez un nom auquel Dieu a marqué de si longs jours & de si illustres.

Le 24 Avril 1677.

## *AVERTISSEMENT.*

**J**E n'entreprends point de justifier le titre que je donne à cet Ouvrage , quoique je n'ignore pas qu'il y a des gens qui croient qu'on ne doit nommer Mémoires que ce qui peut servir à l'histoire générale , ou ce qui regarde la vie des personnes si éminentes en naissance ou en dignité , qu'elle fait elle-même une partie de cette histoire. Par cette raison j'en ai vû qui

iv AVERTISSEMENT.

n'approuvoient pas les Mémoires de Monsieur de Pontis, qui ont paru depuis quelque tems : « Il ne parle que » de lui , disoient-ils , & qu' » avons-nous affaire de sçavoir ce qui le regarde ? » Mais je leur demanderois volontiers de qui ils veulent que parle un homme qui ne prétend écrire que ses Mémoires , & non ceux des autres ; quoique , si on vouloit rendre justice à cet Auteur , on ne laisseroit pas d'avouer qu'on trouve dans ses Ou-



## AVERTISSEMENT. v

vrages beaucoup de particularités agréables, & des traits même de l'histoire de son tems, soit par rapport aux faits auxquels il a eu part, soit par rapport à ceux qu'il rapporte des autres, selon les connoissances qu'il en a eues. Ce n'est pas mon dessein de faire ici l'apologie de Monsieur de Pontis ; mais j'avouerai ingénûment, qu'ayant lu ses Mémoires avec plaisir, j'en ai conçu la pensée de faire ceux-ci, dans un tems où après une

vj AVERTISSEMENT.

En No-  
vembre  
1676.

maladie de quelques mois ,  
je ne me trouvois pas capa-  
ble d'une plus grande appli-  
cation. Comme je n'y ai  
point eu d'autre but que ce-  
lui de me divertir dans une  
espèce de folitude où je pas-  
se la meilleure partie de ma  
vie , j'aurois gagné au-delà  
de mes souhaits, s'ils en pou-  
voient divertir d'autres. Je  
n'ai point intention de les  
rendre publics ; s'ils le de-  
viennent par hazard, je veux  
avertir de bonne foi les Lec-  
teurs de ce qu'ils en doivent

AVERTISSEMENT. vij  
attendre. Ce n'est point ici  
une histoire ni une piece  
d'érudition ou de littérature  
 , j'ai trop tôt quitté l'é-  
tude , & embrassé le parti  
des armes , pour me pou-  
voir piquer d'être sçavant ;  
& j'ai trop tard recommen-  
cé à aimer mon cabinet ,  
pour avoir pû réparer la per-  
te que j'avois faite dans ma  
jeunesse , principalement  
avec le peu de mémoire qui  
m'est resté de celle que j'ai  
eue autrefois. Ce ne sont  
donc que des Mémoires de

viii AVERTISSEMENT.

certaines circonstances de ma vie , ou de choses qui ont fait une assez forte impression dans mon esprit , pour m'en pouvoir ressouvenir ; & je veux bien demeurer d'accord , que ce ne sont pas peut-être celles-là qui auroient dûs'y attacher le plus fortement. Mais qui est celui qui se puisse vanter de commander à son esprit ? Dans les plus sérieuses occupations , dans la méditation même & dans la priere , nous n'en sommes pas les maîtres :

AVERTISSEMENT. ix

il va se promener comme il lui plaît , sans nous en demander la permission , & s'arrête souvent à des bagatelles qui ont fait rougir les Philosophes , & gémir les plus grands Saints. Cependant si les choses dont je parle ne sont pas absolument élevées , j'espère qu'on n'y en trouvera point aussi d'absolument rampantes. On peut ne pas traiter toujours des Royaumes & des Empires ; & même dans une histoire parfaite , des Bergers

x AVERTISSEMENT.

trouvent agréablement leur place parmi de grands Seigneurs & des Princes. Pour le style, je ne me flatte point qu'il soit sans défaut ; il est sans étude & sans art , ne m'étant jamais appliqué aux règles. Je parle ma langue naturelle , telle que je l'ai apprise dès le berceau ; & s'il arrive que ces Mémoires passent pour n'être pas mal écrits , on ne devra pas m'en estimer davantage. On pourroit dire seulement ce que mon Pere dit autrefois assez

## AVERTISSEMENT. xj

agréablement , quoiqu'avec un peu de vanité , à propos du Livre de la Fréquente Communion , de M. Arnauld son frere ; car comme on lui témoignoit de l'admiration qu'un jeune homme qui ne faisoit qu'à peine de sortir des écoles , sans aucun usage du monde , eût pu écrire si bien & si poliment , il répondit : Qu'il n'y avoit pas lieu de s'en étonner , & qu'il parloit simplement la langue de sa Maison. Ceci me fait souvenir d'un certain

xij AVERTISSEMENT:

valet que son maître avoit emmené tout neuf de Paris à Turin , & qui lui vint dire comme une grande merveille , qu'il venoit de voir un enfant de quatre ans qui parloit Italien. Au reste, comme je ne prie personne de lire ces Mémoires , que personne ne se plaigne de moi , ni du tems qu'il aura perdu à les lire. J'aurois pû les grossir , comme beaucoup d'autres , de force généalogies , d'acter les tems , & coter les lieux où chaque chose est



## AVERTISSEMENT. xiiij

arrivée ; on trouve aisément tout cela avec un peu de soin & de peine : mais je n'aurois pû m'y appliquer sans manquer au but que je me suis proposé, qui n'a été, comme je l'ai dit, que de me divertir, sans penser à ce que pourroient désirer les autres. Tout ce que je dois ajouter ici est, qu'on n'y trouvera rien que d'exactly véritable, ayant toute ma vie été ennemi du mensonge jusqu'au scrupule, même dans les moindres choses. Je

xiv AVERTISSEMENT.

n'y rapporte rien que je n'aie  
vû ou connu par moi-même,  
ou que je n'aie appris de  
gens qui se piquoient de la  
même fidélité. Je ne prétens  
pas y avoir dit toutes les vé-  
rités que je sçais ; car toutes  
ne sont pas bonnes à dire :  
mais on peut au moins s'as-  
surer que si j'y trompe quel-  
qu'un, je le trompe de bon-  
ne foi, ayant moi-même  
été trompé le premier. On y  
pourra trouver en certains  
endroits quelques obscurités  
sur des choses qui me regar-

# AVERTISSEMENT. xv

dent. J'aurois bien pû les éclaircir si j'avois voulu ; mais par de bonnes considérations , j'ai cru avoir des raisons pour ne le pas faire.

Il m'est arrivé deux ou trois fois d'user du mot de *sien* & de *sienne* , en une manière que je sçais bien n'être plus guères en usage. Qu'on ne croye donc pas que cela me soit échappé faute de connoissance ou par mégarde, je l'ai fait à dessein, parce qu'il me semble qu'on pourroit encore fort bien se servir

xvj AVERTISSEMENT.

de ces expressions en des rencontres semblables à celles dans lesquelles je les ai employées ; & je crois même qu'il y en a d'autres où il seroit comme nécessaire de le faire.





# MEMOIRES

DE M<sup>R</sup> L'A \*\*\* A \*\*\*

---

## PREMIERE PARTIE.

---

\*\*\*  
I L EST inutile que je dise  
de qui je tiens ma naissance ; ceux qui liront  
ces Mémoires , & qui m'aurent  
connu , le sçauront assez ; & il  
importe peu aux autres de le sçavoir. Je puis dire pourtant que  
mon pere a eu une assez belle

*Prem. Partie.*

\* A

réputation dans le monde pour être regardé comme un homme extraordinaire. Il étoit né avec d'excellentes inclinations, & bien lui en prit ; car étant fort ardent en toutes choses , si ses passions s'étoient tournées au mal , il n'y auroit peut-être point eu d'homme qui s'y fût plus abandonné que lui. Son naturel le portoit à aimer ; & l'Amour nous étant si particulièrement recommandé dans la Loi nouvelle , il se laissoit aller agréablement à une passion qui n'avoit rien en lui de ce feu impur qui nous la doit faire craindre. Il aimoit extrêmement ses amis ; mais on peut dire que les nouvelles amitiés avoient toujours en

lui quelque préférence sur les  
anciennes. Il est aisé de juger par-  
là que ses enfans n'étoient pas ce  
qu'il aimoit le plus ; & je crois  
qu'on en sera convaincu par la  
suite de ces Mémoires. La plus  
grande obligation que je lui aye  
eue a été celle de l'éducation. Il  
étoit extrêmement ami de feu  
M. l'Abbé de S. Cyran , dont le  
nom & les Ouvrages sont assez  
célèbres pour que je n'aye pas  
besoin de m'étendre sur le mé-  
rite de ce grand homme. Comme  
nous commencions à croître mon  
frere & moi , & que nous étions  
en cet âge où il est si important  
à des enfans d'avoir un sage pré-  
cepteur pour régler leur esprit &

leurs mœurs : mon pere pria M. de S. Cyran de lui en donner un ; & lui , par un effet aussi rare de son amitié pour mon pere , qu'il étoit avantageux pour nous , lui donna son propre neveu , M. de Barcos , qui a succédé depuis à son oncle dans son Abbaye de S. Cyran , & encore plus à sa vertu & à son mérite. Si nous avons valu quelque chose , nous pouvons dire que nous le devons à sa grande application & à sa sage conduite. Elle étoit bien nécessaire pour tempérer un peu l'humeur ardente de mon pere , qui pour vouloir nous rendre trop sçavans , en nous tenant continuellement attachés à l'étude ,



hous en auroit bien pû rebuter.  
Quelques années après M. de  
Barcos se retira , & on nous mit  
au Collège de Lizieux. Mon frere  
y eut la petite vérole ; & d'abord  
notre maître en fut si allarmé,  
sans sçavoir encore ce que c'étoit,  
qu'il nous fit déloger à neuf heures  
du soir tout ce que nous étions  
de Pensionnaires. Je me retirai  
chez mon pere. Mon frere guérit ;  
& il y avoit déjà plus de quinze  
jours qu'il fortoit , quand il crut  
qu'il n'y avoit plus de danger de  
me venir voir. Il y vint donc , &  
dès le soir même je ne manquai  
point d'être pris , tant la force du  
sang est grande pour communi-  
quer cette maladie. J'en fus extrê-

mement malade. Durant le cours de ma maladie ma mere ne me vit point , parce que mon pere le lui avoit défendu. Mais je reçus tant de marques d'amitié de sa part , qu'elles ne pouvoient partir que d'une tendresse aussi grande que celle qu'elle a toujours eue pour moi. Elle la fit bien paroître par la surprise & l'affliction qu'elle témoigna la premiere fois qu'elle me vit après que je fus guéri : elle me trouva extrêmement changé de ce que j'étois auparavant ; & assurément la perte que j'y avois faite lui fut beaucoup plus sensible qu'à moi. Je ne dirai plus rien de ce qui se passa durant le tems que nous fûmes au Collège : je me

Contenterai seulement de rapporter un accident assez fâcheux qui pensa arriver à mon frere , & dont je fus assez heureux pour le sauver. Nous étions venus passer les vacances à Pomponne; & comme le mois de Septembre fut fort chaud cette année-là , nous nous déro- bions souvent pour nous baigner où nous pouvions. Un jour nous fûmes assez hardis mon frere , un autre écolier & moi , pour nous aller baigner dans la rivière de Marne , entre des isles où nous ne pouvions être vûs ; & comme cette rivière est fort dangereuse , & que nous ne sçavions point nager, il arriva que mon frere voulant aller un peu plus haut que nous ,

A iv

tomba malheureusement dans une fosse. Nous le perdîmes tout d'un coup de vûe ; il perdit lui-même l'usage des sens & de la raison. Je m'avançai pour le secourir, & je le tirai heureusement du courant qui commençoit à l'emporter. Quelques années auparavant je l'avois tiré d'un péril presque pareil : il étoit tombé, la tête la première, dans le bassin de la fontaine de Pomponne, & le fond en étant fort glissant, il ne pouvoit se relever. Dieu le préserva de ces périls pour le réserver à une meilleure fortune. Je ne puis bien dire si ce fut en cette même année que le grand M. de Rohan passant par Pomponne, s'y arrêta pour voir

mon pere ; mais je me fouviens bien que nous étant rencontrés mon frere & moi au passage d'une allée où ils se promenoient, mon pere nous appella pour le faluer, & que nous ayant vûs assez poudreux & mal propres, parce que nous venions de la chasse, il lui en fit des excuses; sur quoi ce grand homme lui répondit agréablement par ce vers d'Horace : *Non indecoro pulvere sordidos*; vers que je n'aurois jamais si bien retenu de toutes les leçons qu'on m'avoit faites.

En l'année 1634 le Gouverne-  
ment de Philisbourg fut donné à <sup>1634</sup>  
M. Arnauld, Mestre de camp général des Carabins de France. Il

== étoit cousin germain de mon pere;  
1634 mais encore beaucoup plus uni à  
lui par l'amitié que par le sang.  
Dès qu'il se vit en ce poste; il pen-  
sa à lui offrir de l'emploi pour moi.  
Mon pere avoit eu jusques-là des  
pensées bien différentes sur mon  
sujet. Car comme il étoit dans une  
dévotion fort solide , ( quoiqu'il  
ne fût point de ces dévôts de pro-  
fession , tels que ceux que nous  
voyons aujourd'hui sembler faire  
une cabale , ) il m'avoit destiné à  
l'Eglise , croyant peut-être par-là  
faire un sacrifice agréable à Dieu ,  
en lui donnant son premier né ,  
comme il étoit ordonné dans l'an-  
cienne Loi. Le respect que j'avois  
pour lui , & que j'ai eu toute ma

vie, même au préjudice de mes intérêts, me faisoit consentir sans <sup>1634</sup> résistance à ce qu'il souhaitoit de moi. J'aurois pourtant bien plus volontiers suivi les sentimens de ma mere à qui cette destination ne plaisoit pas. Je ne sçaurois dire par quel motif il changea d'avis ; mais enfin quand M. Arnauld lui eut fait la proposition dont je viens de parler, cédant aux désirs de ma mere, il me donna le choix de la profession que je voudrois suivre. Il étoit en ce tems-là en 'Allemagne Intendant de l'Armée du Roi, commandée par M. le Maréchal de Brezé, son ami intime ; & c'étoit, je crois, en sa considération que l'année précé-

===== dente M. le Cardinal de Riché-  
1634 lieu l'avoit envoyé chercher à  
Pomponne pour lui donner cet  
Emploi , lorsqu'il ne pensoit plus  
qu'à jouir du repos où on l'avoit  
laissé depuis plusieurs années. Il  
eut même de la peine à quitter  
ce repos ; il fallut lui alléguer  
les raisons les plus fortes & lui re-  
présenter ce qu'il devoit à sa fa-  
mille , pour vaincre la répugnance  
qu'il avoit à accepter cet Emploi.  
Aussi peut - on dire que jamais  
homme ne mena une vie plus  
douce & plus heureuse que la  
sienne. Il avoit dans sa parenté  
assez d'honnêtes gens qui se ras-  
sembloient d'ordinaire chez lui ,  
pour n'avoir pas besoin d'aller



chercher ailleurs une Compagnie plus agréable. Il s'y mêloit beau- 1634  
coup de ses amis , tous gens d'esprit & de bon commerce : & sur-tout l'Hôtel de Rembouillet ( qu'il suffit de nommer pour désigner tout ce qu'il y avoit alors en France de plus spirituel & de plus galant , & où il étoit fort aimé , ) lui fournissoit des plaisirs si purs , qu'il eut été fort difficile d'en trouver de plus grands , en quelque condition qu'il eût pû être. Ce n'étoit tous les jours que jeux d'esprit & parties galantes ; & je crois , à propos de cela , pouvoir en rapporter une qui lui donna d'abord un peu de chagrin , mais qui finit en plaisante-

====  
1634 rie. Un jour que nous étions à  
Pomponne, Madame la Marquise  
de Rembouillet, avec une troupe  
choisie , résolut de l'y venir sur-  
prendre : M. Godeau en étoit ; il  
ne pensoit point en ce tems-là à  
devenir Prince de l'Eglise , com-  
me il le fut quelques années après,  
ayant été fait Evêque de Grace &  
puis de Vence. Ceux qui l'ont con-  
nu sçavent qu'il étoit fort petit ;  
& à l'hôtel de Rembouillet on  
l'appelloit pour cette raison le nain  
de la Princesse Julie. Ils partirent  
de Paris en deux carrosses, & sur les  
cinq heures du soir , deux ou trois  
Cavaliers viennent à Pomponne ,  
comme s'ils eussent été des Ma-  
réchaux des Logis d'une Compa-


gnie de Cavalerie , & demandent à faire le logement. Aussi-tôt on court au Château en avertir M. d'Andilly, qui n'étant pas accoutumé à recevoir de ces fortes d'hôtes , vient fort échauffé trouver ces Messieurs , les interroge de leur ordre , s'étonne qu'on lui ait voulu causer ce déplaisir , & les prie de ne rien faire qu'il n'ait parlé à leurs Officiers. Pendant qu'il raisonne avec eux, on entend sonner la trompette : il s'avance croyant que ce fût la Compagnie; mais il fut étrangement surpris de voir le Nain de la Princesse Julie, lequel armé à l'antique , & monté sur un grand courfier , sans lui donner le loisir de le recon-

~~noître~~ noître , pouffe sur lui à toute bri-  
 1634 de, & lui rompt au milieu de l'es-  
 tomac une lance de paille qu'il  
 avoit mise en arrêt , lui jettant en  
 même tems un cartel de défi en  
 vers fort galans. Il ne fut pas  
 long-tems à revenir de l'étonne-  
 ment où cette surprise l'avoit jet-  
 té ; car les deux carrosses parurent  
 aussi-tôt , & les éclats de rire lui  
 firent perdre sa mauvaise humeur.  
 Il reçut cette agréable Compag-  
 nie de meilleur cœur qu'il n'au-  
 roit fait l'autre ; mais ce ne fut pas  
 sans avoir puni par quelques souf-  
 flets ce petit Nain audacieux de sa  
 téméraire entreprise.

Pour revenir à ce qui me regar-  
 de , ma mere ayant reçu de mon  
 pere

pere la commission de me parler ,  
 me fit appeller dans son cabinet <sup>1634</sup>  
 & me dit à peu-près ces paroles :  
 « Mon fils , vous sçavez les pen-  
 « fées que votre pere a toujours  
 « eues sur vous , & qu'il ne déses-  
 « péreroit pas de vous obtenir  
 « quelque Abbaye; vous n'ignorez  
 « pas peut-être aussi les miennes :  
 « je n'ai osé les faire paroître tant  
 « que j'ai cru votre pere arrêté en  
 « sa premiere résolution , & que  
 « je ne vous y ai point vû résister ;  
 « mais aujourd'hui qu'il vous laisse  
 « le choix de la profession que  
 « vous voudrez embrasser ; c'est à  
 « vous à voir ce que vous avez à  
 « faire. M. Arnauld vous offre  
 « une Compagnie dans Philis-

== » bourg ; il est assez de nos amis  
1634 » pour croire qu'il fera pour vous  
» tout ce que nous pourrons sou-  
» haiter. » Ce discours auquel je  
ne m'étois point attendu , me sur-  
prit un peu , mais je ne fus pas  
long-tems à délibérer. Je com-  
mençai dès ce moment à goûter  
le plaisir de la liberté dont j'avois  
été comme privé jusqu'alors. Ain-  
si je lui répondis d'un air gai , que  
» puisque le consentement de  
» mon pere me déchargeoit  
» d'une obéissance que je ne lui  
» aurois pas rendue sans beaucoup  
» de peine , j'avois une extrême  
» joie de pouvoir faire quelque  
» chose qui pût plaire à la meil-  
» leure mère du monde , en sui-

» vant aussi mon inclination » Elle   
fut très-fatisfaite de ma réponse. 1634  
Dès-là on ne pensa plus qu'à me  
faire quitter le collège & à me  
mettre à l'Académie , pour m'en-  
voyer au printems à Philisbourg.  
Nous achevâmes le mois de Sep-  
tembre à Pomponne. Mais ce ne  
fut pas sans douleur qu'étant de  
retour à Paris , il fallut me résou-  
dre à être séparé de mon frere.  
Nous avions toujours été élevés  
ensemble ; & comme je n'avois  
que deux ans plus que lui , nous  
avons presque toujours été capa-  
bles des mêmes exercices & des  
mêmes divertissemens ; ce qui  
avoit fait une union entre nous ,  
telle qu'elle devoit toujours être

entre des freres, quoiqu'on l'y voie  
1634 assez rarement : je puis dire que  
de mon côté je n'ai point man-  
qué à l'amitié que j'avois pour  
lui. On verra dans la suite les  
marques que je lui en ai données,  
& s'il y a répondu comme il de-  
voit.

J'entrai à l'Académie chez  
M. de Benjamin. Il étoit ami par-  
ticulier de mon pere ; & comme  
je n'y devois être que six mois , il  
s'appliqua avec toute l'affection  
possible à me faire si bien em-  
ployer ce tems , que je n'en sçusse  
pas moins en sortant de chez lui  
que ceux qui y passaient des an-  
nées entieres.

1635 Il arriva pendant cet hyver,




bien du changement en tous mes projets. Philisbourg fut pris sur <sup>1635.</sup>  
 M. Arnauld par les troupes de  
 l'Empereur ; & lui , avec tout ce  
 qui échapa de la garnison , fut  
 emmené prisonnier dans diverses  
 villes d'Allemagne. Comme la  
 vertu est ordinairement en butte  
 à l'envie , & qu'on peut dire  
 de M. Arnauld , qu'il n'y avoit  
 guères d'homme en France qui  
 eût plus de mérite que lui , soit  
 pour l'esprit , soit pour le cœur ,  
 & une plus parfaite connoissance  
 de la guerre ; il ne manqua pas  
 de gens en ce tems-là qui vou-  
 lurent blâmer sa conduite , en  
 l'accusant de nous avoir fait per-  
 dre par sa négligence une si im-

portante Place. Il est certain tou-  
1635 tefois qu'il n'oublia rien pour la  
conserver. Il donna au Maré-  
chal de La Force , qui comman-  
doit alors l'Armée du Roi , di-  
vers avis du mauvais état de la  
garnison , que la peste avoit ex-  
trêmement diminuée , afin qu'il  
lui envoyât quelque renfort. Il se  
trouva que cet hyver fut un des  
plus rudes qu'on eût éprouvé de-  
puis très-long tems en Allema-  
gne , enforte qu'on passa deux fois  
le Rhin sur la glace. Il n'y avoit  
à Philisbourg que des fortifica-  
tions de terre , avec un fort-  
grand talut où l'on pouvoit mon-  
ter aisément. Toute sa force étoit  
en son fossé plein d'eau , d'une

fort grande largeur , mais qui se trouvoit alors à sec par la force <sup>1635</sup> de la gelée , quelque soin qu'on eût de casser la glace de trois heures en trois heures. Ainsi il ne fut pas difficile aux ennemis , bien avertis de toutes ces choses , de former leur entreprise , & de l'exécuter. Ils trouverent la garnison sous les armes , mais trop foible pour pouvoir soutenir un assaut général. Toute la conduite & toute la valeur du Gouverneur ne put lui servir qu'à se bien défendre , & à vendre chèrement sa liberté , après que presque toute sa garnison eut été passée au fil de l'épée. Il n'ignora pas dans sa prison les bruits qui couroient de lui à la

~~—~~ Cour, & il ne pensa plus dès-lors  
1635 qu'à trouver les moyens de se  
sauver pour les venir détruire par  
sa présence. Ce fut dans cette  
vûe qu'il refusa d'être prisonnier  
sur sa parole. L'entreprise n'étoit  
pas aisée, étant gardé par des  
soldats qui l'accompagnoient le  
soir quand on le menoit prendre  
l'air, & qui couchoient dans son  
logis, à la porte de sa chambre.  
Il ne laissa pas néanmoins d'y  
réussir. Il observa la hauteur de sa  
fenêtre qui regardoit dans le fossé  
de la ville où il étoit \*, & il ne  
douta point que s'il y pouvoit  
descendre, il ne pût se remettre  
en liberté. Il avoit fait pratiquer  
quelques Cavaliers François qui

\* *Espin-  
ghin.*

Étoient au service de l'Empereur,   
sous l'espérance de leur donner <sup>1635</sup>  
de l'emploi dans son Régiment  
de Carabins ; & il leur tint en  
effet parole lorsqu'il fut de retour  
en France. La difficulté étoit  
donc d'avoir des cordes pour des-  
cendre dans le fossé de la ville,  
qui pour être bien avant en Alle-  
magne & hors d'insulte , n'étoit  
point gardée régulièrement. Pour  
cela il s'avisa toutes les fois qu'on  
le menoit promener, de faire jouer  
ses gardes à divers jeux , sous pré-  
texte de se divertir : & comme il  
leur donnoit pour boire , & qu'ils  
s'y divertissoient eux-mêmes , ils  
étoient les premiers à le proposer.  
Parmi ces jeux il y en avoit un

qu'ils appelloient de *sangler l'âne*.  
 1635 Celui-ci lui parut bien propre à  
 son dessein ; car, comme il falloit  
 une brasse de corde pour lier un  
 de ceux qui y jouoient , il jettoit  
 une pièce d'argent au premier ve-  
 nu pour en aller acheter , & ne  
 se faisoit point rendre son reste.  
 Si peu de corde ne pouvoit don-  
 ner aucun soupçon , & n'étoit  
 propre à aucun usage ; ainsi on la  
 jettoit d'ordinaire quand le jeu  
 étoit fini : mais quelqu'un de  
 ceux qui étoient à lui avoit soin  
 de la ramasser sans faire semblant  
 de rien , & en badinant. Quand il  
 s'en vit assez pour son dessein ,  
 il donna jour à ces Cavaliers dont  
 j'ai parlé , & se sauva heureuse-

ment avec eux. Il est aisé de ~~croire~~ croire qu'ils firent diligence. Ainsi <sup>1635</sup> ce fut M. Arnauld le premier qui nous en apprit la nouvelle. Il vint descendre à Paris chez mon pere qui étoit encore Intendant de l'Armée en Allemagne. Il y trouva ma mere & M. l'Abbé de S. Nicolas, mon oncle. S'ils furent surpris de sa venue, ils le furent encore plus de sa résolution, qui fut de se mettre à la Bastille, & de demander qu'on examinât son affaire. Il y fut quelques mois, après lesquels il en sortit bien justifié. Il ne fera peut-être pas hors de propos de rapporter ici une chose que je lui ai ouï dire cent fois, pour détruire l'opinion

de quelques gens qui, sans l'avoir  
1635 jamais éprouvé, traitent de bagatelles d'être en prison. Il n'y en pouvoit avoir assurément une plus douce que celle de M. Arnauld. Il s'y étoit mis volontairement ; son innocence lui ôtoit toute crainte : il y avoit pour compagnons des plus honnêtes gens de France , tels que les Maréchaux de Bassompierre & de Vitry ; le Comte de Cramail , l'Abbé de Foix , & tant d'autres illustres malheureux , que la dureté du Ministère , plutôt que de véritables crimes , avoit condamnés à ce châtiment. Il y jouissoit de toute la liberté qu'on y peut avoir , & étoit entre les mains de M. du



Tremblai , Gouverneur de la Bastille , son ami particulier , & <sup>1635</sup> en quelque façon son allié. Cependant toutes les fois qu'après être rentré le soir dans sa chambre il entendoit fermer les verrouils sur lui, il avouoit de bonne foi qu'il lui prenoit une inquiétude dont il ne pouvoit être le maître , & qui l'empêchoit de dormir toute la nuit.

Après cette digression que je n'ai pû m'empêcher de faire pour la justification d'un homme d'honneur auquel j'avois mille obligations , je dirai que tout ce changement arrivé en sa fortune changea aussi le plan de la mienne. Au lieu que je devois être Capi-

~~=====~~ taine dans Philisbourg , il fallut  
1635 se résoudre à commencer comme  
les autres par porter le mousquet.  
J'entrai au régiment des Gardes ,  
dans la Compagnie de M. de  
Rambures qui en étoit Mestre -  
de-Camp ; & M. le Baron de  
Monrevert , son Lieutenant , m'y  
reçut , lui ayant été présenté par  
M. l'Abbé de S. Nicolas , mon  
oncle. Mais je ne dois pas oublier  
de dire auparavant qu'en sortant  
de l'Académie , je reçus de M.  
de Benjamin des témoignages  
d'une amitié vraiment paternelle,  
& des avis pour ma conduite ,  
dont je lui ferai éternellement  
obligé. C'étoit un homme ex-  
traordinaire dans sa profession , &

quoiqu'il fût fort exact à faire faire =====  
 tous les exercices, on peut dire <sup>1635</sup>  
 que c'étoit la moindre chose  
 qu'on apprît chez lui. Il s'appli-  
 quoit particulièrement à régler  
 les mœurs ; & jamais personne  
 ne fut plus propre à former les  
 jeunes gens à la vertu, soit en  
 louant à propos ceux qui faisoient  
 bien, soit en reprenant fortement  
 les autres, & imprimant en tous  
 un respect dont on ne pouvoit se  
 défendre, tant il sçavoit tempérer  
 sagement la bonté qui lui étoit  
 naturelle, par une sévérité néces-  
 saire.

Quelques jours avant que je  
 fortisse de chez lui, M. de Cinq-  
 Marcs y entra. A sa physionomie


== qui sembloit lui promettre toute  
1635 la grandeur à laquelle il fut élevé  
quelque tems après , par sa fa-  
veur , auprès du Roi , on n'au-  
roit pas jugé qu'il dût un jour  
finir sa vie par une mort aussi fu-  
neſte que la ſienne.

Monſieur le Duc d'Enguien,  
qui ſous un nom ſi glorieux , &  
enſuite ſous celui de Prince de  
Condé , s'eſt acquis la réputation  
du plus grand Capitaine du ſiècle,  
entra auſſi quelques jours après  
chez M. de Benjamin ; & c'eſt, je  
crois , la plus forte preuve qu'on  
puiſſe donner de l'eſtime dans la-  
quelle étoit cet excellent Maî-  
tre , qu'on l'ait jugé digne de  
former un ſi grand diſciple. Telle  
fut

fut la gloire du sage Chiron ,  
 quand on lui confia la conduite <sup>1635</sup>  
 du jeune Achille.

Je ne fus pas long-tems dans la Compagnie de M. de Rambures , où je m'ennuyois assez de n'avoir autre chose à faire que d'aller en garde à Fontainebleau , la Cour y étant pour lors. Mon pere qui étoit toujours en Allemagne où il y avoit douze Compagnies des Gardes , laissa à mon choix de demeurer dans celle où j'étois , ou de passer dans une de celles qui étoient à l'Armée. Je pris le dernier parti sans balancer ; & ainsi je m'acheminai à Metz où M. de Feuquieres qui en étoit Lieutenant de Roi , avoit Ma-

==  
1635 dame sa femme , cousine germai-  
ne de mon pere , & sœur de M.  
Arnauld dont j'ai parlé. Outre  
une famille assez nombreuse  
qu'elle avoit , elle tenoit encore  
auprès d'elle deux de ses nièces  
dont l'une étoit d'un esprit vif &  
agréable qui lui acquéroit bien  
des serviteurs. Je ne la connois-  
sois point encore , mais j'avois  
vû quelquefois sa sœur , qui n'é-  
toit sortie de Paris que depuis  
quelques mois. En arrivant à  
Metz , je fus à la messe en l'E-  
glise de S. Arnoul où ces deux  
sœurs se rencontrèrent par ha-  
zard. Je ne les connus point ,  
parce qu'elles avoient leurs coëf-  
fes à demi-baissées ; mais il me

sembloit bien qu'elles se parloient   
bas en me regardant. En effet, 1635  
comme elles me le dirent après ,  
la plus jeune disoit à sa sœur :  
« Si je sçavois que mon cousin  
» d'Andilly dût venir ici , je croi-  
» rois que ce le feroit-là ; mais il  
» n'y a point d'apparence, car nous  
» en sçaurions quelque chose. » Je  
les laissai dans leur erreur ; mais  
je les en retirerai bientôt , ayant  
été presqu'aussi-tôt qu'elles chez  
Madame de Feuquieres , qui me  
reçut comme elle auroit pu faire  
un de ses enfans ; & comme je  
le pouvois attendre de l'étroite  
union qui a toujours été entre  
nos familles. Ce fut alors que  
Mesdemoiselles de Pré, ses nié-

==== ces m'apprirent la distraction que  
1635 je leur avois causée à l'Eglise.

Nous eûmes bientôt fait connoissance , & je me trouvai aussi sensible que beaucoup d'autres au mérite de l'aînée. Elle avoit institué un Ordre de Chevalerie qu'elle avoit nommé l'*Ordre des Egyptiens* , parce qu'on n'y pouvoit être admis qu'on n'eût fait quelque larcin galant. Elle s'en étoit fait la Reine , sous le nom d'Epicharis ; & tous ses Chevaliers portoient avec un ruban gris-de-lin & verd une griffe d'or avec ces mots : *Rien ne m'échape*. Beaucoup d'Officiers de l'Armée & du Parlement qui étoit à Metz , avoient été enrô-



lés dans cet Ordre qui étoit ~~=====~~  
 alors fort à la mode ; car il falloit <sup>1635.</sup>  
 avoir quelque esprit pour y être  
 admis , puisqu'on ne le pouvoit  
 être qu'en présentant une Re-  
 quête en vers à la Reine Epi-  
 charis. Et je me souviens à propos  
 de cela d'un fort honnête homme,  
 M. de Vivans , qui étoit Cham-  
 bellan de feu M. le Duc d'Or-  
 léans & Capitaine de Cavalerie ,  
 lequel voulant être aussi de cet  
 Ordre , & n'ayant pu obtenir de  
 dispense de la Requête en vers ,  
 comme il n'étoit pas né Poëte ,  
 quoique Gascon , fit enfin celle-  
 ci qui donna plus de plaisir qu'une  
 meilleure.

Princesse , recevez Vivans ;

Tout le monde vous y condamne ,

---

1635

Je reconnois qu'il a dessein

De vous servir , ou Dieu me damne :

Il ne faut pas demander si je voulus aussi être admis au nombre des Chevaliers d'Epicharis. J'étois jeune & de bonne humeur , & je faisois des vers passablement. C'étoit assez la mode en ce tems-là ; & je veux raconter une aventure qui étoit arrivée peu auparavant , pour apprendre à quelques gens qui se piquent d'esprit , à ne se point parer de celui des autres. On avoit fait des vers sur toutes les Dames de Metz qui étoient assurément fort jolies : mais comme l'Auteur n'étoit pas ami de toutes , il y en avoit quelques-unes d'assez

maltraitées. On eut beau cher-  
cher & deviner qui il étoit, il se <sup>1635</sup>  
tint toujours fort caché. Quel-  
quefois on en faisoit la guerre à  
Mercure, qui étoit un de ces  
hommes qui se piquent de bel  
esprit ; & parce que ces vers  
étoient beaux, il s'en défendoit  
d'une telle manière, que sans  
que le véritable Auteur le pût  
accuser de se les approprier, il  
n'étoit pas fâché de donner lieu  
à croire qu'il les avoit faits. Mais  
cette fotte vanité reçut une pu-  
nition assez rude, par quelques  
coups de bâton que lui fit donner,  
à ce qu'on crut, un Gentil-  
homme dont la sœur n'y avoit  
pas été traitée favorablement.


Je fus quelques jours à Metz  
1635 en attendant un convoi pour  
passer à l'Armée. Enfin M. le  
Prince de Deux-Ponts devant y  
aller , je fus averti par M. de  
Bonica , Gentilhomme Alle-  
mand , fort honnête homme ,  
auquel mon pere m'avoit recom-  
mandé , comme à un de ses amis  
particuliers , de me tenir prêt  
pour partir la nuit avec ce Prince  
qu'il accompagnoit aussi. Je fis  
mes adieux si longs chez Mada-  
me de Feuquieres , que je ne me  
couchai point jusqu'à la pointe  
du jour que nous partîmes. Et  
cela me pensa causer un grand  
accident dont je fus quitte à bon  
marché; car comme j'étois acca-

blé de sommeil , mon cheval me ~~==~~  
 porta si près de quelques chevaux <sup>1635</sup>  
 de main du Prince de Deux-Ponts,  
 qu'il s'en fallut fort peu que l'un  
 d'eux ne me cassât la jambe d'un  
 coup de pied , dont je ne fus  
 pourtant qu'un peu meurtri.

Nous arrivâmes à Deux-Ponts  
 d'où notre Armée avoit quelques  
 jours auparavant fait lever le  
 siège aux ennemis ; nous y de-  
 meurâmes onze jours avant que  
 de pouvoir passer à l'Armée : &  
 quoique je fusse logé dans le  
 château du Duc , qui étoit de-  
 meuré à Metz , & fort bien traité  
 du Prince son fils qui voulut que  
 je mangeasse toujours à sa table ,  
 je puis dire que je ne me suis

==  
1635 jamais tant ennuyé , étant parmi  
des gens dont je n'entendois  
point la langue , & ne pouvant  
encore m'accommoder de leurs  
longs & ennuyeux repas. Dès que  
je me pouvois dérober , je me re-  
tirois dans ma chambre, bien heu-  
reux d'avoir quelques livres pour  
me servir de compagnie. Le Châ-  
teau est beau , la ville petite & af-  
sez jolie ; mais elle étoit alors fort  
délabrée & en fort mauvais état ,  
par l'attaque qu'elle venoit de  
soutenir. Enfin Dieu nous fit la  
grace d'en partir , & nous arri-  
vâmes quelques journées après à  
Binghen sur le Rhin.

On voit dans une isle de cette  
rivière , presque vis-à-vis de

Binghen une tour qu'on appelle   
 la Tour aux rats. La tradition du <sup>1635</sup>  
 pays est qu'elle y fut bâtie par un  
 Evêque de Mayence, pour s'y  
 sauver des rats qui le persécu-  
 toient par une punition de Dieu :  
 punition qu'il ne put cependant  
 éviter, y ayant été poursuivi &  
 mangé par ces cruels exécuteurs  
 de la vengeance divine.

Le lendemain je passai le Rhin  
 à Mayence, & me rendis auprès  
 de mon pere qui avoit son loge-  
 ment dans un village auprès du-  
 quel toute l'Armée étoit campée.  
 Elle étoit commandée par M.  
 le Cardinal de la Valette : M. le  
 Comte de Guiche, aujourd'hui  
 M. le Maréchal de Gramont,

== & le grand M. de Turenne y  
1635 faisoient pour la premiere fois la  
fonction de Maréchaux de Camp.  
M. le Duc Bernard de Weymar  
avoit son Corps séparé ; M. de  
Feuquieres étoit son Lieutenant  
général.

On avoit de grands desseins  
en Allemagne , on attendoit la  
jonction de quelques Alliés , ce  
qui nous fit demeurer assez long-  
tems dans nos mêmes postes. Ce-  
pendant mon pere me fit entrer  
dans la Compagnie de M. de  
Vesnes , Capitaine au Régiment  
des Gardes qui étoit fort son ami.  
Dans cette Compagnie il n'y  
avoit de Cadets que le Marquis  
de Birague & moi, Il ne se passa



rien de considérable pendant ce ~~tem~~  
tems qu'une entreprise que firent <sup>1635</sup>  
les ennemis pour brûler notre  
pont ; mais elle fut rendue inu-  
tile , principalement par les soins  
de M. de Feuquieres. Un de nos  
Partis de cavalerie fit aussi une  
course jusqu'aux portes de Franc-  
fort. Tout ce qu'il y avoit de  
Volontaires à l'Armée voulu-  
rent en être : & M. de Thou,  
Maître des Requêtes , qui étoit  
venu voir M. le Cardinal de la  
Valette , se piquant de bravoure  
comme les autres , y attrapa un  
coup de mousquet dont il eut le  
bras cassé : & pour récompense ,  
au lieu de le plaindre , on disoit :  
Qu'alloit-il faire là ? Belle leçon

1635 pour avertir que chacun fasse son  
métier , sans vouloir faire celui  
des autres. C'étoit un homme  
d'un grand mérite & d'une pro-  
bité à toute épreuve. Il en ren-  
dit quelques années après un il-  
lustre & malheureux témoigna-  
ge , ayant mieux aimé hazarder  
sa vie , que de manquer de fidé-  
lité à ses amis ; & l'ayant perdue  
en effet , sans être coupable d'au-  
tre crime que d'avoir sçu leurs  
mauvais desseins , & de ne les  
avoir pas révélés.

Après un assez long séjour  
dans ce Camp près de Mayence ,  
M. de la Boderie , cousin ger-  
main de ma mere , qui étoit ré-  
sident auprès de M. le Landgrave

de Hesse-Cassel, & Colonel d'un ~~Régiment~~ Régiment de Cavalerie dans ses <sup>1635</sup> troupes , vint trouver de la part de ce Prince M. le Cardinal de la Valette, pour lui représenter les raisons qui l'empêchoient de le pouvoir joindre. Cette nouvelle déconcerta tous nos desseins ; & comme on étoit bien averti de la marche des ennemis, qui s'avançoient avec des forces beaucoup supérieures aux nôtres ; on ne songea plus qu'à se retirer & à ramener l'armée du Roi en Lorraine , pour défendre notre frontiere de cette inondation d'Allemands dont elle étoit menacée. C'est ici que se fit , cette célèbre & glorieuse retraite

de Mayence , qu'on peut dire  
 1635 sans flatterie ne le céder en rien  
 aux plus illustres de celles qui sont  
 marquées dans l'Antiquité , puis-  
 que pendant onze jours & onze  
 nuits qu'elle dura , quoique plus  
 foibles de moitié que les enne-  
 mis que nous avions toujours en  
 queue , & souvent en tête , non-  
 seulement nous ne fûmes jamais  
 battus , mais nous les battîmes  
 toutes les fois qu'ils voulurent  
 s'opposer à notre passage. La gloi-  
 re en fut dûe principalement au  
 grand Duc de Weymar , & à  
 M. de Feuquieres ; car , à moins  
 d'avoir eu d'aussi bons guides  
 qu'ils étoient , il eût été difficile  
 d'éviter les passages que nous  
 fermoient

fermoient continuellement les ennemis, & encore plus difficile de les forcer. Les Allemands n'étoient pas les seuls ennemis que nous eussions à combattre ; les pluies & le manquement de pain nous faisoient une plus cruelle guerre ; & c'est une espèce de miracle que l'on ait pû résister à tant de misères. Je me souviens qu'au deuxième jour de notre marche, après cette rude journée qui nous obligea d'abandonner dans les bois quelques pièces de canon qu'on ne pouvoit plus traîner, tant les chemins étoient devenus mauvais, l'armée ayant fait une petite halte auprès de Chreutzenach, M. de Feuquieres vint dans son

===== carrosse voir mon pere qui y étoit  
1634 malade ; & après avoir fort raison-  
né ensemble sur la conjoncture  
présente des affaires , qu'ils ju-  
geoient aux plus mauvais termes  
où elles pussent être ; ils se di-  
rent adieu avec fermeté & avec  
courage , comme deux hommes  
qui ne devoient peut-être jamais  
se revoir. Je pris aussi congé de  
mon pere dans cette pensée , en  
me rendant à la Compagnie où  
mon devoir m'appelloit. Il cou-  
rut un fort grand hazard quel-  
ques jours après : son carrosse  
s'étant trouvé accroché dans un  
chemin étroit sur le bord d'un  
précipice , arrêtoit tous les ba-  
gages qui le suivoient. Quelques

Allemands craignant pour les ~~leurs~~  
 leurs , crièrent qu'il falloit jeter <sup>1634</sup>  
 le carrosse dans le bas , & ils l'au-  
 roient peut-être exécuté si le co-  
 cher dans ce moment , se servant  
 adroitement de son cric , ne se  
 fût tiré de cette mauvaise affaire.  
 M. de Baradat qui avoit été peu  
 auparavant favori du Roi , se  
 trouva aussi malade pendant la  
 retraite. C'étoit un homme qui  
 avoit d'excellentes qualités , &  
 qu'on peut dire que la disgrâce  
 avoit achevé de perfectionner ,  
 l'ayant rendu civil & honnête ,  
 d'orgueilleux & peu caressant  
 qu'il étoit pendant sa faveur.  
 Lorsqu'il se vit disgracié , il ne  
 demeura point fainéant chez lui ,

===== comme beaucoup d'autres. Mais  
1635 ayant levé un fort beau Régiment d'Infanterie, il fit gloire de le commander lui-même, & de faire voir au Roi, que tout malheureux qu'il étoit, rien ne le pouvoit empêcher de le servir avec une entière soumission; soumission dont il faisoit même profession jusques sur ses drapeaux, n'y ayant fait mettre que ces mots pour toute devise : *Fiat voluntas tua*. Nous battîmes le Général Colloredo qui nous avoit coupé le chemin, & lui prîmes quelques petites pièces de canon. Enfin, après des fatigues incroyables, nous arrivâmes à Vaudrevanges où nous



commençâmes à respirer. Nous ne nous y arrê tâmes pourtant <sup>1635</sup> qu'un jour ; & nous n'eussions pas encore été au bout de nos peines , sans la valeur du Gouverneur , M. de Netz , qui dans cette méchante place , & avec une assez foible garnison , arrêta toute l'armée ennemie. On peut dire qu'il rendit un très-grand service , en donnant le tems à nos troupes harassées de se mettre à couvert sous les murs de Metz. Sa Place fut emportée d'assaut : il fut fait prisonnier ; & ce qu'il y a de plus étrange, il mourut de misère dans sa prison , sans que M. l'Evêque d'Orleans son frere , ni ceux qui gouvernoient à

la Cour se miffent en peine de le  
1635 retirer.

Nous arrivâmes ainfi à Metz heureufement, après avoir encore battu les ennemis au combat de Boulas , où Meffieurs de Moüy & de Cufac furent tués. Mais ceux qui avoient échapé aux ennemis n'échaperent pas aux maladies qui accablerent prefque tout le monde : M. de Feuquieres en penfa mourir. Mon pere qui avoit été malade pendant toute la retraite , fe trouvant un peu foulagé par ce repos , fans attendre fon congé de la Cour , ne fongea plus qu'à gagner Paris pour fe remettre entièrement. Pour moi je ne fus

point malade , mais il m'arriva une chose assez plaisante le len- <sup>1635</sup>  
 demain que je fus à Metz. Après  
 avoir fort bien dîné ; comme j'é-  
 tois accablé de sommeil , je me  
 mis au lit, & dis qu'on ne m'éveil-  
 lât que pour le souper. Quand  
 l'heure en fut venue , on me vit  
 dans un si grand repos , qu'on eut  
 eu conscience de le troubler. Je  
 ne me réveillai que le lendemain  
 à midi ; & ayant demandé si on  
 souperoit bientôt , je fus bien  
 étonné de me voir prêt à dîner,  
 après avoir ainsi dormi , près de  
 vingt-quatre heures, sans m'éveil-  
 ler. Mon pere s'en alla , comme  
 j'ai dit , & je restai dans la Com-  
 pagnie de Vesnes.

== Galas étoit cependant entré  
1635 en Lorraine avec une armée de quarante mille hommes ; & la nôtre s'étant un peu raffraîchie & fortifiée de nouvelles troupes & des arriere-bans de France , marcha vers Nancy pour s'y opposer. Il ne se passa rien de considérable , nonobstant le voisinage de tant de troupes ; & comme la saison commençoit à être avancée , on pensa de part & d'autre à prendre des quartiers de raffraîchissement.

Ce fut en ce tems-là que je reçus la premiere marque du peu d'amitié que mon pere avoit pour moi , ou du moins du peu de soin qu'il avoit de mon établisse-

ment & de ma fortune. L'Enseigne de M. de Vesnes avoit vac-  
qué par la mort de son Lieutenant. L'Enseigne étant monté à  
la Lieutenance ; tout ce qu'il y  
avoit d'Officiers des Gardes à  
l'armée , me regarderent comme  
devant m'accommoder de cette  
Charge avec M. de Vesnes qui  
me la laissoit à dix mille livres ;  
& plusieurs m'en parlerent , me  
témoignant même qu'ils le sou-  
haitoient : ce qui fit que j'en  
écrivis à mon pere , espérant qu'il  
ne me refuseroit point une chose  
qui m'étoit si avantageuse , &  
qui n'étoit point au-dessus de ses  
forces ; mais je fus étrangement  
surpris, quand je vis par sa réponse

===== que je ne devois rien attendre  
1635 de lui. Le chagrin que j'en eus, joint à toutes les fatigues de cette campagne, me donna tellement dans la tête, que je tombai malade à Château-Salins où notre Compagnie étoit. Je prévis bien d'abord que le mal seroit grand; ainsi je demandai congé à M. de Vesnes, pour m'aller faire traiter à Metz. J'y arrivai sur le point que M. & Madame de Feuquieres en devoient partir pour Paris, & M. Arnauld Conseiller au Parlement de Metz, avec eux. Il me reçut chez lui & me laissa sa maison. Je fus deux ou trois jours à traîner, & il eut l'honnêteté de vouloir demeurer à cause de moi;

mais comme il avoit déjà pris =====  
toutes ses mesures pour son voya-<sup>1635</sup>  
ge , je le priai de ne le point  
rompre en ma considération. Il  
sembloit que je n'attendisses que  
d'être abandonné à moi-même  
pour tomber entièrement. Car  
dès qu'ils furent tous partis , mon  
mal augmenta de telle sorte  
que je fus enfin contraint de me  
mettre au lit pour n'en relever  
de long-tems après. Dieu qui m'a  
toujours fait plus de graces que  
je ne mérite , me fit alors celle  
de m'inspirer le dessein de me  
confesser , & il étoit tems ; car  
aussi-tôt après que j'eus satisfait à  
ce devoir , ma fièvre redoublant  
avec une extrême furie , le trans-

port se fit au cerveau , & je de-  
1635 meurai vingt-deux jours sans con-  
noissance. Ce ne fut pourtant pas  
mon plus grand mal , puisque je  
ne le sentoie pas pour lors ; mais  
quand la raison me fut revenue ,  
& que je me trouvai aveugle ,  
j'avoue que je sentis une douleur  
que je n'entreprends point d'ex-  
primer : il faut avoir passé par-là  
pour comprendre quel désespoir  
c'est de se voir , dans la fleur de  
sa jeunesse , condamné à passer  
sa vie dans des ténèbres éter-  
nelles. Dieu eut enfin pitié de  
moi ; & après m'avoir laissé quel-  
que jours dans cet état déplora-  
ble , il me fit revoir la lumière.  
Ma vûe revint peu à peu , mais



très-foiblement, & elle s'est tou-  
jours ressentie depuis de cette <sup>1635</sup>  
cruelle maladie. La jeunesse &  
le mauvais régime me redonnant  
bientôt plus de force que n'auroit  
pû faire un meilleur, je fus sur pied  
en peu de tems. Comme je n'avois  
personne qui me gouvernât, je vé-  
cus à ma mode & ne refusai rien  
à mon appétit qui étoit fort des-  
ordonné, comme il arrive d'or-  
dinaire après une grande mala-  
die. Dès que je fus en état de  
monter à cheval, je pris le che-  
min de Paris, voyant encore à  
peine à me conduire. Mais étant  
arrivé chez mon pere, je trou-  
vai tout le monde en garde pour  
empêcher que ma mere qui étoit

~~en couche~~ en couche , ne fût surprise de  
1635 ma venue. Elle m'avoit pleuré  
comme mort , avec toute la  
douleur d'une mere aussi tendre  
qu'elle l'étoit pour moi. Dans  
l'état où elle étoit alors , un excès  
de joie n'étoit pas moins à crain-  
dre pour elle , que ne l'avoit été  
son affliction , laquelle l'avoit  
mise en un grand péril. Il fallut  
donc prendre bien des détours  
pour la préparer à me recevoir.  
On lui dit un jour que j'étois  
en chemin ; un autre que j'arri-  
verois dans deux jours : enfin que  
j'étois arrivé : & en vérité je m'ap-  
perçus bien que ce n'avoit pas été  
sans sujet qu'on avoit pris ces  
précautions. On a raison de dire

qu'il n'y a rien de comparable à la  
tendresse d'une bonne mere. 1635

Elle me reçut entre ses bras avec des transports que je ne puis dire ; & je me vis presque autant en hazard de ma vie par son amitié , que j'y avois été pendant la campagne , tant je fus près d'être étouffé par ses embrassemens continués. J'eus pourtant sujet de m'étonner quelque tems après qu'elle entrât si aisément dans les sentimens de mon pere qui me gourmanda fort sur la dépense que j'avois faite à Metz , un peu plus grande qu'il n'eût voulu ; quoiqu'assurément un autre que lui n'y eût guères trouvé à redire. Ce n'étoit pas qu'il fût avare ,

on pouvoit l'accuser au contraire  
 1635 d'être libéral & même prodigue ;  
 mais par malheur pour ses enfans ,  
 il ne l'étoit que pour lui-même  
 & pour ses nouvelles amitiés ,  
 qu'en un autre homme que lui  
 on auroit pû nommer amours ,  
 avec assez de raison.

En cette année 1636 les Es-  
 1636 pagnols ayant formé une puissante  
 armée sur la frontiere de Pi-  
 cardie , M. Arnauld fut envoyé  
 reconnoître l'état de nos Places  
 qui pouvoient être attaquées. Il  
 les trouva en assez bon état pour  
 rompre les desseins des ennemis ,  
 si les Gouverneurs eussent aussi  
 bien fait leur devoir qu'ils le fi-  
 rent mal. Le Marquis du Bec  
 qui

qui l'étoit de la Capelle , homme =====  
 d'esprit & de qualité , mais qui <sup>1636</sup>  
 n'avoit jamais vû de guerre , y  
 reçut M. Arnauld agréablement ,  
 lui fit faire le tour de la Place  
 en-dedans & en-dehors , lui en  
 fit remarquer le fort & le foible ,  
 discourant avec tant de lumière  
 & de bon sens de ce que pou-  
 voient entreprendre les ennemis ,  
 s'ils l'assiégeoient , & de ce qu'il  
 leur opposeroit pour sa défense ;  
 que César lui-même , à ce que  
 disoit M. Arnauld , n'auroit pas  
 pû en parler plus pertinemment.  
 Cependant cet homme si habile  
 & si brave dans son cabinet , per-  
 dit l'esprit & le cœur à la vûe  
 des ennemis , & rendit sa Place

de la maniere qu'on a scû : tant  
1636 il est rare que dans un métier si périlleux , la spéculation toute seule puisse former un bon Officier.

Notre Armée que commandoit M. le Comte ayant été ensuite forcée au passage de Bray sur la Somme, les ennemis entrèrent dans la Picardie , & y firent d'extrêmes ravages. L'allarme fut grande à Paris : tout ce qu'il y avoit de gens d'épée se rendirent aussi-tôt à l'Armée. J'avois quitté le Régiment des Gardes ; & comme je n'avois point d'emploi , je fus servir en qualité de Volontaire auprès de M. Arnauld qui se trouva cette année avoir un

Commandement considérable par ~~=====~~  
 sa chargê de Mestre-de-Camp <sup>1636</sup>  
 général des Carabins ; car on en  
 mit sur pied plusieurs Compagnies nouvelles des levées qu'on  
 fit à Paris ; & je me souviens que  
 M. le Marquis de Paluau qui a  
 depuis été M. le Maréchal de  
 Clerambaut, fut obligé par M. le  
 Cardinal d'en prendre une , quoi-  
 qu'il fût déjà Capitaine de Che-  
 vaux-legers en Italie , & qu'il ne  
 se trouvât à Paris que pour y  
 avoir apporté la nouvelle du com-  
 bat du Tezin , où M. le Duc de  
 Savoye avec le Maréchal de  
 Crequi avoit battu les ennemis.  
 On ne connut jamais si bien les  
 ressources de la France & la force


==== du génie de M. le Cardinal de  
1636 Richelieu qu'en cette occasion.  
Il parut toujours intrépide dans  
Paris lorsqu'il sembloit avoir tout  
à craindre dans la consternation  
où étoit le peuple. On ne se  
croyoit pas en sûreté dans cette  
Capitale du Royaume. On en  
fortifioit les avenues ; & M. de  
Feuquieres à peine revenu de sa  
grande maladie , eut ordre de  
faire des retranchemens au Pont-  
Yblon. Force familles se reti-  
roient du côté de la rivière de  
Loire , ne se trouvant pas assurées  
si elles ne mettoient plusieurs  
rivières entre les ennemis &  
elles. Cependant ce torrent si  
impétueux passa , sans avoir fait



d'autre mal que de s'emparer de ~~quelques~~ quelques bicoques , brûler des villages , & prendre Corbie ; encore ne prirent-ils cette Place que par la faute du Gouverneur qui se voulut rendre , quelque résistance qu'y pût apporter le brave Saint-Preuil qui y étoit entré dès le commencement du siège , ayant passé au travers de l'armée ennemie , & s'étant jetté à la nâge dans le fossé ; ce qui le remit en grace à la Cour ; car il y étoit mal auparavant pour quelque combat qu'il avoit fait.

Les ennemis ne jouirent pas long-tems de leur conquête : l'armée du Roi fortifiée des nouvelles levées qui furent faites à

== 1636 Paris avec une diligence presque incroyable , & commandée par M. le Duc d'Orléans , ayant marché à eux , ils se retirèrent. Son Altesse Royale fit le siège de Roye qui se rendit en peu de jours. Je n'oublierai jamais la rodomontade d'un Espagnol qui nous fit assez rire : comme la garnison sortoit de la Place , nos soldats ayant vû ce misérable qui n'étoit apparemment qu'un valet , grimpé sur le haut d'une charrette de bagage , dans une posture aussi fière que s'il eût été sur un char de triomphe , s'écrièrent assez haut : Ah , voilà un Espagnol. Alors cet homme sans s'étonner , avec un branlement

de tête, leur dit d'un ton grave  & un peu moqueur : *Señores*, 1636  
*yo era solo*, comme voulant dire ;  
 S'il y en avoit eu beaucoup comme moi, vous ne seriez pas encore dans la Place.

Les deux Armées furent long-tems assez proches ; & comme les Carabins avoient toujours le poste avancé, nous ne dormions pas fort tranquillement. Jan-de-Vert, ce fameux enleveur de quartiers, vint une nuit pour forcer le nôtre ; mais il nous trouva faisant si bonne garde, que ce fut à lui à se retirer. Cela pensa pourtant causer du désordre entre M. Arnauld & M. le Colonel Gassion qui étoit venu depuis peu

~~=====~~ au service du Roi. Il étoit logé  
1636 avec son Régiment dans notre  
même quartier ; & les ennemis  
ayant donné de son côté , lui en-  
leverent quelques Cavaliers ; il  
en voulut jeter la faute sur les  
Carabins qui n'avoient pas fait  
bonne garde. Les choses allerent  
si avant que M. Arnauld le fit  
appeller par le Marquis de Pa-  
luau. Mais M. de Gassion ne  
trouva pas à propos de se battre ,  
& ils furent ensuite accommodés.

La campagne se passa de cette  
sorte jusqu'après la retraite des  
ennemis : & pour lors on forma  
le siège de Corbie. Mais je ne  
dois pas oublier le bonheur que  
j'eus cette année , d'acquérir un

illustre ami qui m'a toujours con-  
servé depuis l'honneur de son <sup>1636</sup>  
amitié ( c'est M. Daurat, Conseil-  
ler de la Grand'-Chambre , dont  
j'entends parler ) & que ses belles  
qualités , sa fermeté & son élo-  
quence ont rendu célèbre dans  
le Parlement. Il avoit eu quel-  
que démêlé avec son pere qui  
étoit un homme de grande vertu,  
mais de ces gens austères & fé-  
rieux qui ne peuvent rien par-  
donner à la jeunesse : & comme  
il n'osoit alors se présenter devant  
lui, il vint faire la campagne avec  
nous jusqu'à ce qu'il eût fait sa paix.

Pendant le siège de Corbie  
qui se faisoit avec assez de lan-  
gueur , nos Compagnies de Ca-

===  
 1636 rabins étoient logées à Feuquières  
 à quatre lieues du Camp, où nous  
 allions tous les huit ou dix jours  
 relever la garde de Cavalerie.  
 Ce peu d'occupation que nous  
 avions, fit naître la pensée à M.  
 Arnauld de nous dérober dans  
 l'intervalle d'une de nos gardes,  
 & d'aller faire une visite à Mada-  
 me la Marquise de Rambouillet,  
 qui étoit alors à Rambouillet  
 avec toute son illustre famille, &  
 avec Madame & Mesdemoiselles  
 de Clermont ses amies particu-  
 lieres. Ces deux Demoiselles sont  
 aujourd'hui Mesdames d'Avau-  
 cour & de Marfin. Nous parti-  
 mes trois jours avant la Toussaint,  
 M. Arnauld, un de mes oncles

qui étoit son Lieutenant, & moi. =====

Un de ses Capitaines de Carabins, <sup>1636</sup>

nommé Montarbaut, qui avoit sa maison dans la vallée de Montfort, le pria de lui permettre de l'accompagner jusques-là, par une impatience de mari, & peut-être d'un mari un peu jaloux. Cet homme nous divertit beaucoup pendant le voyage, par les contes qu'il nous faisoit de sa femme : c'étoit, à l'entendre parler, une merveille accomplie, qui ne lui demandoit, quand il étoit obligé de la quitter, que du papier & de l'encre pour lui écrire en prose & en vers. Comme nous fûmes arrivés sur des hauteurs d'où l'on découvre toute

la vallée de Montfort , il nous  
1636 montra sa maison qui se remar-  
quoit assez par une grande fumée  
dans les cheminées Oh ! nous  
dit-il , on fait-là beau feu , vous  
verrez que nous y trouverons  
bonne compagnie. Si M.....  
Maître des Comptes y est , vous  
aurez du plaisir de le voir danser  
avec ma femme , car c'est une  
chose fort agréable ; & en nous  
disant cela, on remarquoit sur son  
visage une certaine inquiétude  
qu'il avoit bien de la peine à dis-  
simuler. Il nous obligea de cou-  
cher chez lui cette nuit-là. En  
y arrivant la Dame qui avoit été  
avertie vint au-devant de nous ,  
menée par le Maître des Comp-



tes dont le mari nous avoit parlé. ~~=====~~  
 Elle étoit dans un deshabillé de <sup>1636</sup>  
 taffetas bleu , avec la gorge fort  
 découverte malgré la saison. Par-  
 mi beaucoup de blanc & de rouge  
 qui éclattoient sur son visage ,  
 nous cherchions la beauté dont  
 on nous avoit donné une si gran-  
 de idée. En saluant M. Arnauld  
 & mon oncle , je remarquai quel-  
 que surprise en elle & en eux ;  
 & je compris par les signes qu'ils  
 se firent , que ce n'étoit pas-là la  
 première fois qu'ils s'étoient vûs.  
 Pour moi , comme ce n'étoit pas  
 de mon tems , je me contentai  
 d'observer les choses ; & quand  
 nous fûmes retirés , j'en appris  
 toute l'histoire. Le lendemain nos

hôtes firent ce qui leur fut possible pour nous retenir ; mais comme nos jours étoient comptés , nous allâmes dîner à Rambouillet. Jamais visite ne fut plus surprenante que la nôtre , & visite ne fut aussi jamais mieux reçue. Le Marquis de Pizany ne pouvoit se lasser de s'écrier : « Il n'y a que Messieurs Arnauld au monde qui soient capables de faire de ces tours-là pour leurs amis. » Il est bon de sçavoir ce que c'étoit que le Marquis de Pizany : il étoit fils de Madame de Rambouillet, c'est assez dire pour faire croire qu'il avoit beaucoup d'esprit. Mais il avoit été mal partagé des graces du corps , étant

petit & laid , & d'une taille fort ~~fort~~  
 contrefaite. La peur qu'il avoit <sup>1636.</sup>  
 eue , que pour ces défauts on ne  
 le voulût obliger à être d'Eglise ,  
 avoit fait qu'il n'avoit jamais vou-  
 lu étudier , & il se piquoit d'i-  
 gnorance, comme un autre feroit  
 de sçavoir beaucoup. Cependant  
 il avoit un tour plaissant dans l'es-  
 prit qui le rendoit fort agréable.  
 Et selon l'ordinaire des bossus il  
 étoit fort sur la raillerie, témoin  
 ce qu'il dit un jour sur la Mar-  
 quise de Sablé qui avoit toujours  
 aimé la bonne chère, & qui s'étoit  
 mise depuis peu dans la dévotion;  
 qu'elle avoit beau faire, qu'elle ne  
 chasseroit point le diable de chez  
 elle, & qu'il s'étoit retranché dans

la cuisine. Comme nous n'avions  
 1636 que trois jours à être à Ram-  
 bouillet , & qu'on les vouloit  
 employer agréablement , on pro-  
 posa de jouer une comédie. Celle  
 qui étoit alors le plus en vogue  
 étoit la Sophonisbe de Mairet.  
 On distribua les personnages ;  
 mais parce qu'il étoit difficile  
 d'apprendre tous ces vers en si  
 peu de tems , on multiplia les  
 Acteurs ; & c'étoit une chose  
 assez plaifante de voir une So-  
 phonisbe aux trois premiers actes,  
 & une autre aux deux derniers.  
 C'étoit Mademoiselle de Ram-  
 bouillet & Mademoiselle de  
 Clermont qui jouoient ce per-  
 sonnage. Les autres furent par-  
 tagés

tagés de même. Cette représentation étant en tout extraordinaire, on ne faisoit point de difficulté d'avoir son rôle dans la main pour y avoir recours quand la mémoire s'égaroit. Il n'y eut que mon oncle & moi, qui par une hardiesse un peu téméraire, entreprîmes de sçavoir nos vers; nous en fortîmes pourtant à notre honneur. Il faisoit le personnage de Massinisse, & moi celui de Scipion; & comme ce Général des Romains étoit fort jeune quand il fit l'expédition d'Afrique, & que je l'étois pareillement alors, ayant de plus les cheveux courts, parce qu'ils ne m'étoient pas encore bien revenus

===== depuis ma grande maladie , Ma-  
1636 dame de Rambouillet disoit avec  
sa douceur obligeante , que j'é-  
tois tel qu'étoit Scipion , ou que  
Scipion devoit être tel que j'é-  
tois : ce qui fit que pendant quel-  
que tems on m'appella de ce  
nom-là à l'Hôtel de Rambouil-  
let. Après plusieurs répétitions  
de notre Comédie , qui étoient  
plus agréables que la pièce mê-  
me ; le théâtre , du soin duquel  
Madame de Rambouillet s'étoit  
chargée , se trouvant prêt & par-  
faitement bien éclairé , tous les  
Acteurs richement habillés d'ha-  
bits que nous avions choisis par-  
mi un grand nombre de ceux du  
Roi & de ses Ballets , dont M.

le Marquis de Rambouillet avoit des coffres pleins, du tems qu'il <sup>1636</sup> étoit Grand-Maître de la Garderobbe : nous représentâmes notre Pièce avec tout l'appareil qu'on auroit pû faire pour une grande Assemblée. Cependant tous nos Spectateurs étoient réduits à M. & Madame de Rambouillet, la bonne femme Madame de Clermont, le Marquis de Pizani & M. Arnauld : tout le reste de la Compagnie étant des Acteurs de la Pièce. Mademoiselle Paullet habillée en Nymphé chantoit avec son théorbe entre les Actes ; & cette voix admirable dont on a assez ouï parler sous le nom d'Angélique , ne nous faisoit

1636 point regretter la meilleure bande  
de Violons , qu'on employe d'ordinaire en ces intermédes. La Pièce fut fort bien représentée , & les Acteurs & les Spectateurs en furent également satisfaits.

Cette petite partie de plaisir nous fit achever notre siège plus gayement que nous n'eussions fait , & ensuite tout le monde reprit le chemin de Paris. Mais il faut que je rapporte une aventure assez singulière , qui nous arriva une nuit que nous allions relever la garde à Corbie , & qui nous donna beaucoup de chagrin. Le tems étoit fort pluvieux , la nuit fort noire & déjà longue comme elle l'est après la



Touffaints ; M. Arnauld crai-  
gnant de s'égarer prit pour guide <sup>1636</sup>  
le Jardinier de Feuquieres qui  
sçavoit parfaitement bien le pays.  
Nous marchâmes toute la nuit  
sous sa conduite, & jamais che-  
min ne nous sembla si long. En-  
fin cela commençant à inquiéter  
M. Arnauld, qui par le tems que  
nous avions mis, comptoit que  
nous devions être arrivés ; il ap-  
pella son guide, & lui demanda  
où nous étions : il avoua qu'il  
s'étoit un peu égaré, mais il ajoû-  
ta que ce n'étoit rien ; & nous  
apperçûmes en ce même tems  
quelque lumière à un village :  
nous y allâmes pour prendre  
langue. Notre guide qui connut

==== son erreur se sauva , & il fit bien ;  
1636 car dans la colère où étoit M. Arnauld , je crois qu'il l'auroit tué , quand étant allés à ce village , nous trouvâmes que c'étoit celui même d'Arbonnières d'où nous étions partis , & où nous étions retournés , après avoir marché cinq heures par un tems & des chemins très-fâcheux. De pareils accidens à la guerre ont quelquefois fait manquer des entreprises d'importance ; mais , par bonheur pour nous , celui-là ne fut qu'un sujet de rire.

Au retour de cette campagne , le Roi donna le Gouvernement de Verdun à M. de Feuquieres , & un Régiment d'infanterie au

Comte de Pas , son fils aîné ,  
 pour l'y mettre en garnison. J'y<sup>1636</sup>  
 eus une des premières Compagnies , & je m'y rendis ce même  
 hiver de l'année 1637. Mon pere  
 me recommanda fort d'y voir sou-<sup>1637</sup>  
 vent une Supérieure des Carmé-  
 lites qu'il avoit connue à Metz ,  
 & qui étoit fort de ses amies. C'é-  
 toit une personne de beaucoup  
 d'esprit , & qui , quoique fort  
 exacte dans l'observance de sa  
 Règle , n'avoit pas tout-à-fait  
 perdu l'agrément qu'elle avoit  
 eu dans le monde. Elle étoit  
 d'une bonne Maison de Nor-  
 mandie : elle avoit été belle  
 & galante en son tems , ayant  
 été aimée & ayant aimé. Sa

retraite fut la suite d'une intrigue  
1637 qui dura long-tems entre un sien  
cousin & elle, avec autant de  
tendresse que de vertu ; mais  
avec assez de malheur pour ne  
pouvoir jamais parvenir au ma-  
riage qu'ils souhaitoient passion-  
nément l'un & l'autre : ce qui  
les fit résoudre enfin , lui à se  
faire Chartreux , & elle Carmé-  
lite. Cette histoire qu'elle me  
conta , l'agrément qu'elle avoit  
dans son entretien , & le son de  
voix le plus beau du monde &  
le plus charmant , m'avoient  
donné une forte curiosité de voir  
son visage. J'en fus bientôt puni :  
elle s'en étoit long-tems défen-  
due ; enfin elle me l'accorda aux

conditions des Carmélites , qui 1637  
 est de ne point parler pendant  
 qu'elles sont dévoilées. Je ne  
 tardai guères à me repentir de  
 l'empressement que j'avois eu  
 pour cela : je ne vis plus en elle  
 aucune beauté ; & peu s'en fallut  
 que je ne lui disse : « C'est assez ,  
 » Madame , je vous prie que je  
 » vous entende toujours & que  
 » je ne vous voye jamais. » Ceci  
 peut servir d'avertissement con-  
 tre les curiosités défendues ; car  
 enfin , que me pouvoit-il reve-  
 nir de la mienne ?

Je passai tout l'hiver à Verdun ;  
 & il faut que je dise ici que je  
 ne me vis jamais si embarrassé  
 qu'au premier Conseil de guerre

où je me trouvai , & dans lequel  
1637 il étoit question de juger des dé-  
ferteurs ; car encore que l'Ordon-  
nance soit formelle pour les con-  
damner , j'avois une peine étran-  
ge à me résoudre d'opiner à punir  
de mort un crime qui paroît si peu  
de chose. Nous étions la plûpart  
de jeunes Officiers qui n'étions  
pas encore accoutumés au style  
des Ordonnances militaires qu'on  
dit être écrites en caractères de  
sang. Mais M. de Feuquieres ne  
nous laissa pas long-tems dans  
nos doutes ; car quoique ce fût  
l'homme du monde le plus doux,  
il étoit pourtant sévère pour la  
discipline ; & par des railleries  
piquantes qu'il nous fit de notre

douceur, il nous apprit à la garder 1637  
pour des occasions plus raison-  
nables.

Au printems M. de Feuquieres ayant été nommé Lieutenant-général de l'armée de M. le Maréchal de Châtillon, il eut agréable que je le suivisse en cette campagne avec le Comte de Pas son fils, avec lequel j'avois une liaison particuliere d'amitié, ayant été ensemble à l'Académie. Nous fîmes quelques petits sièges, entr'autres celui d'Yvoy, où dans une sortie, un Capitaine du Régiment de la Bloquerie reçut le plus étrange coup de mousquet dont on ait peut-être jamais ouï parler, puisque sans

== lui ôter la vie , il le rendit aveu-  
1637 gle & fourd , c'est-à-dire , beau-  
coup plus malheureux que s'il  
fût mort.

Je me souviendrai toute ma  
vie d'un entretien que j'eus pen-  
dant ce siège avec M. de Feu-  
quieres , que je puis dire qui me  
faisoit l'honneur de m'aimer com-  
me un de ses enfans. C'étoit un  
jour de S. Louis : on avoit mis  
l'armée en bataille sur le soir ,  
pour solemniser par les salves la  
fête du Roi : nous avions mis  
pied à terre , en attendant que  
tout fût prêt ; & M. de Feu-  
quieres s'appuyant sur moi , &  
me parlant de beaucoup de cho-  
ses , vint à tomber sur mon pere ,



& sur le peu qu'il faisoit pour moi : il blâmoit en cela sa conduite , & me dit ces paroles :  
 « Pour moi, je ne prétends point  
 » agir ainsi avec mes enfans ; &  
 » je crois faire plus pour eux de  
 » les pousser pendant ma vie , &  
 » de les mettre en état de faire  
 » quelque chose d'eux-mêmes ,  
 » que si je leur laissois un peu  
 » plus de bien après ma mort.  
 » Pour votre cousin , ajouta-t-il ,  
 » en parlant du Comte de Pas ,  
 » je n'en suis point en peine ; il  
 » me semble qu'il est né heureux ;  
 » mais il faut penser à ces pauvres  
 » vres cadets. » Si Dieu n'eût point  
 ravi sitôt ce tendre pere à sa  
 famille ( comme nous le dirons

~~=====~~ en son lieu ) il eut été en état de  
1637 l'établir glorieusement ; & j'ai  
assez reçu de marques de son  
amitié , pour me flatter qu'il  
m'auroit donné quelque part à  
sa fortune.

Après la prise d'Yvoy , on ré-  
solut le siège de Dampvilliers ;  
je crois que M. de Feuquieres  
eut beaucoup de part à ce des-  
sein , pour mettre son Gouverne-  
ment à couvert des courses de  
cette garnison , qui n'étant qu'à  
quatre lieues de Verdun , étoit  
continuellement à nos portes.  
Comme je n'entreprends pas  
d'écrire une histoire , je ne ferai  
la description ni de la Place,  
ni de la circonvallation , ni des

tranchées. Je dirai seulement ce qui  
 qui me regarde , & ce qui n'a <sup>1637.</sup>  
 peut-être pas été remarqué par  
 d'autres. Ce siège traîna assez  
 long-tems par la fantaisie du Ma-  
 réchal de Châtillon qui se mit  
 en tête d'attaquer cette Place  
 à la Hollandoise. Je ne sçais si  
 ce fut pour l'instruction de Mes-  
 sieurs de Coligny & d'Andelot  
 ses enfans qui étoient auprès de  
 lui ; mais je sçais bien qu'on per-  
 dit tant de tems à faire la des-  
 cente dans le fossé en forme  
 d'une gallerie souterraine qu'on  
 fit à la sappe , sans perdre un seul  
 homme , que cela pensa faire  
 manquer notre entreprise : car les  
 ennemis eurent le loisir de tenter

1637 le secours : & en effet ils auroient  
secouru la Place , ayant forcé la  
nuit un de nos quartiers , & plus  
de cinq cents hommes y fussent  
entrés, si le Gouverneur qui avoit  
signé la Capitulation le jour pré-  
cédent , n'eût été d'assez bonne  
foi pour les refuser : ainsi ils furent  
tous faits prisonniers de guerre  
dans la contrescarpe. Cette action  
du Gouverneur fut diversement  
expliquée. Ce qui est certain, c'est  
qu'il nous fit fort grand plaisir ;  
car avec ce nouveau secours , il  
auroit encore pû tenir quelque  
tems ; & comme la saison étoit  
avancée , les pluies dans ce pays  
marécageux nous auroient pû  
faire de la peine. La plus belle  
occasion

occasion de ce siège , & presque 1637  
 la seule , fut l'attaque de la demi-  
 lune , où je me trouvai heureu-  
 sèment avec le Comte de Pas &  
 un Gentilhomme de M. de Feu-  
 quieres , nommé Persode. Nous  
 ne manquions point toutes les  
 nuits d'aller visiter les quartiers  
 qui étoient depuis celui de M.  
 de Feuquieres jusqu'à la rivière ;  
 ce qui faisoit environ la moitié  
 de la circonvallation : & nous  
 finissions d'ordinaire par la tran-  
 chée , où nous demeurions jus-  
 qu'au jour. Y étant donc arrivés  
 comme on alloit donner à la  
 demi-lune , nous suivîmes les  
 gens détachés ; & malgré la  
 grande résistance des ennemis &

1637 le feu continuel de la Place ,  
nous nous en rendîmes maîtres.  
Jamais il ne fut peut-être plus  
tiré de coups de canon en une seule  
attaque : nous y perdîmes aussi  
assez de monde ; & nous fûmes  
comme miraculeusement préservés ,  
le Comte de Pas & moi ,  
d'un coup de piece qui emporta  
toute une file où nous touchions.  
Je fus tout couvert du sang &  
des entrailles d'un Gentilhomme  
de Normandie , nommé Saint  
Michel , que la cuirasse dont il  
étoit armé ne garantit pas de ce  
coup de foudre ; ce qui vérifie  
bien ce qu'avoit coutume de dire  
le feu Colonel Hebron Ecoffois ,  
qui est mort depuis Maréchal de

Camp des Armées du Roi au  
 siège de Saverne , que *chaque* <sup>1637</sup>  
*balle avoit sa commission*. Le pau-  
 vre Persode dont j'ai parlé eut le  
 bras droit emporté de ce même  
 coup ; & c'est peut-être le seul  
 homme en France que deux  
 coups de canon n'aient pû tuer ;  
 car deux ans après il en reçut un  
 autre dans l'autre bras à la ba-  
 taille de Thionville , & il a en-  
 core vécu long-tems depuis. Il  
 faut que je rapporte ici une cho-  
 se assez agréable d'un Officier  
 du Régiment de Turenne dont  
 j'ai oublié le nom. Nous avions  
 pour un de nos Maréchaux de  
 Camp M. de Sauvebeuf : & je  
 ne sçais par quel malheur il


Gij



== n'étoit pas extrêmement estimé  
1637 dans notre Armée. Une nuit  
qu'il étoit de garde à la tranchée,  
& qu'on devoit faire un loge-  
ment, il commanda cet Officier  
avec cinquante hommes, & lui  
dit : « Quand vous aurez besoin  
» de dix hommes, vous crierez :  
» Sauvebeuf, à moi. Si vous en  
» voulez vingt, vous direz : Sau-  
» vebeuf, Sauvebeuf, à moi. Enfin  
» autant de fois que vous répéte-  
» rez mon nom, ce sera autant  
» de dix hommes que je vous  
» enverrai. » Cet Officier qui  
étoit de ces hommes froids qui  
n'en disent que plus plaisamment  
les choses, l'écouta fort tranquil-  
lement, puis avec un grand fé-



DE M. L'A... A... 101

rieux lui répondit : « Monsieur,   
» voilà le plus bel ordre du mon- 1637  
» de , mais je crains une chose.  
» Vous sçavez qu'en ces sortes  
» d'occasions les soldats ne de-  
» mandent pas mieux quelque-  
» fois que d'avoir un prétexte  
» pour reculer : ainsi j'ai peur  
» qu'en répétant si souvent Sau-  
» vebeuf, ils n'entendent, *Sau-*  
» *ve qui peut* , & qu'ils ne m'a-  
» bandonnent : s'il vous plai-  
» soit, Monsieur , nous donner le  
» nom de quelqu'autre de vos  
» Terres. »


Je reçus pendant ce siège la plus mauvaise nouvelle que je pusse recevoir , ce fut celle de la mort de ma mere. Il ne pouvoit

Gij

rien m'arriver de pis ; & je puis  
1637 dire que je perdis tout en la perdant : c'étoit toujours une médiatrice puissante auprès de mon pere. Cette légère froideur qu'elle avoit eue pour moi , par complaisance pour lui , s'étoit bientôt évanouie , ainsi qu'elle me l'avoit témoigné par des lettres les plus affectionnées qu'il fût possible. Je la pleurai avec toutes les larmes qu'une véritable & juste douleur peut arracher ; & j'aurois , ce me semble , reçu de bon cœur une mort qui m'eut pû rejoindre à elle. Je ne fus pas long-tems sans ressentir les effets de sa perte. Je ne pus tirer aucun secours de mon pere ; & on aura peut-être de la

peine à croire que pendant tout ~~le~~  
 le tems que j'ai servi , il ne m'a <sup>1637</sup>  
 jamais donné que deux cents  
 écus par an.

Il me fallut passer à Verdun  
 toute l'année 1638 sans pouvoir ~~suivre~~  
 suivre M. de Feuquieres à l'ar- <sup>1638</sup>  
 mée en Franche-Comté , où il  
 fut Lieutenant général sous M.  
 le Duc de Longueville. J'en fus  
 d'autant plus touché , qu'il s'y  
 passa des occasions assez glorieu-  
 ses pour lui , entr'autres le com-  
 bat de Poligny ; où il obligea  
 M. de Lorraine à se retirer , &  
 la défaite du Prince Savelli qui  
 y perdit ses meilleures troupes  
 & tout son bagage. L'action d'un  
 Officier Lorrain ne doit pas être

 oubliée ici ; ce fut au commen-  
1638 cement de cette campagne. C'é-  
toit un soldat de fortune qu'on  
avoit mis dans une de ces fortes  
de châteaux \* qui semblent faits  
pour faire pendre leurs Comman-  
dants, soit qu'ils ne se défendent  
pas , soit qu'ils se défendent.  
L'armée étant arrivée, on le fit  
sommer inutilement : on le força  
dans une espèce de basse-cour ;  
il se retiradans le Château, &  
commanda à ses soldats de ne  
tirer qu'aux Officiers. En effet,  
ils en mirent cinq ou six sur le  
carreau. On le somma encore,  
& il s'en mocqua. Enfin, on fit  
jouer un fourneau sous une tour  
où il s'étoit retranché : il tomba

\*Fonte-  
nai.

sous les ruines , enterré jusqu'à ~~la~~  
la moitié du corps ; & encore <sup>1638</sup>  
en cet état , il tira un coup de  
pistolet à un soldat qui le voulut  
prendre. Une hardiesse si extraor-  
dinaire donna de l'admiration à  
tout le monde. Cependant ayant  
été amené devant M. de Lon-  
gueville , on lui demanda s'il ne  
sçavoit pas ce qu'il méritoit , d'a-  
voir osé arrêter une armée roya-  
le devant une si méchante Place.  
Il répondit sans s'étonner qu'il  
le sçavoit bien , mais qu'avec  
cela il espéroit que quand les  
raisons de sa conduite seroient  
connues , on lui pourroit faire  
quelque grace. Et en effet, il mon-  
tra une lettre de M. de Lorraine

1638 qui lui promettoit de le secourir ;  
s'il pouvoit tenir jusqu'au jour  
qu'il fut pris. M. de Longueville  
parut fort porté à lui pardonner ;  
mais l'avis plus sévère prévalut  
par les raisons de la conséquence ;  
& ce brave homme , toujours  
également intrépide , fut pendu  
aux fenêtres de son château , ad-  
miré de ceux-mêmes qui le con-  
damnoient , & digne assurément  
d'une meilleure fortune. Aussi  
sembra-t-il que la Providence lui  
voulût faire plus de justice que  
les hommes ; car la corde ayant  
rompu , il fut tué d'un coup de  
mousquet , trouvant une mort  
honorable , au lieu de l'infâme  
qu'on lui avoit destinée.

Cette année fut heureuse à la France en toute manière , mais <sup>1638</sup>. particulièrement par la naissance du Roi, qui étant venu au monde comme par miracle , a été lui-même un miracle continuel dans la suite de sa vie. Je n'ai garde d'oublier de quelle manière j'appris cette agréable nouvelle. Nous étions sortis de Verdun deux cents hommes de pied , & quelque Cavalerie d'Officiers & de Volontaires , pour attaquer un parti des ennemis qui étoit venu enlever nos bestiaux. Nous les avions poursuivis jusqu'au soir, après leur avoir fait quitter leur butin : & alors M. le Comte de Pas qui nous commandoit , me

==  
1638 donnant la moitié de l'Infanterie pour battre encore quelques bois, s'en retourna à Verdun avec le reste. Après avoir exécuté ma commission ; comme je m'en revenois sur le minuit , j'entendis des coups de canon à Verdun , ce qui me donna de l'inquiétude. Je doublai le pas ; & étant arrivé sur les hauteurs d'où l'on découvre cette Place , je la vis toute en feu ; & j'entendois une salve presque continuelle de coups de canon & de mousquet , comme si on eût eû à soutenir une forte & vigoureuse attaque. J'avoue que de ma vie je ne fus plus embarrassé : enfin je pris ma résolution de rentrer dans la Place , à quel-



que prix que ce fût. Je détachai ~~un~~  
 un Sergent avec dix hommes <sup>1638</sup>  
 pour aller reconnoître dans le  
 fauxbourg : je le fis soutenir par  
 un Lieutenant avec trente, & je  
 les suivis avec le reste de ma  
 troupe ; mais nous fûmes agréa-  
 blement surpris de connoître que  
 ce que nous avions pris pour  
 l'effet d'une insulte des ennemis,  
 n'étoit que des marques de la  
 réjouissance publique , qui leur  
 devoit faire plus de peur qu'à  
 nous.

Il se passoit souvent de petites  
 occasions entre les Partis de no-  
 tre garnison , & ceux des garni-  
 sons ennemies. Je ne devrois pas  
 en parler , puisqu'elles n'étoient

1638 pas assez considérables. J'y courus  
1638 pourtant une fois un assez grand  
péril par un accident un peu singu-  
lier ; & on auroit de la peine à  
croire que des bêtes d'une même  
espèce fussent capables d'aussi  
grandes aversions que celles qui  
le causerent. Nous étions allés la  
nuit pour enlever un Parti dans  
un village où l'on nous avoit dit  
qu'il étoit. Pendant que nous  
avions envoyé le reconnoître ,  
nous faisons halte à cinq cents  
pas , par le plus beau clair de  
lune du monde. Le Vicomte de  
Courval , Capitaine d'une Com-  
pagnie de notre Régiment &  
d'une Compagnie de Carabins ,  
étoit monté sur un cheval Ale-

zan qui avoit une haine mortelle pour  
pour celui que je montois , & <sup>1638</sup>  
qui étoit à M. de Feuquieres.  
Nous étions assez éloignés l'un  
de l'autre , ne pensant nullement  
à ce qui se passoit dans la tête  
de ces animaux , quand tout d'un  
coup s'élevant sous nous , & s'a-  
bordant à demi-cabrés , & la bou-  
che ouverte comme pour se dé-  
vorer , nous ne pûmes si bien les  
retenir , que le mien qui se trouva  
le plus foible , ne se renversât sur  
moi , étant poussé des pieds de  
devant de l'autre. J'en fus quitte  
pour quelque contusion ; mais je  
devois me tuer. Beau sujet pour  
exercer le raisonnement des Phi-  
losophes sur l'ame des bêtes.

Je rapporterai encore un autre  
1638 fait d'une autre nature, qui n'est  
pas moins extraordinaire, & qui  
mérite bien d'être sçu. Il y avoit  
un célèbre Cravate de bois, (c'est  
ainsi qu'on appelloit certains pe-  
tits Partisans avoués de quelque  
garnison du Luxembourg) qui  
nous incommodoit assez; & le  
bruit étoit, qu'il étoit charmé,  
& nous nous en mocquions.  
Cependant ayant un jour été ar-  
rêté par un de nos Partis, il vé-  
rifiea bien ce qu'on en disoit; car  
comme on ne faisoit point de  
quartier à ces sortes de gens,  
qu'on considéroit plutôt comme  
voleurs que comme soldats: on  
lui donna plusieurs coups d'épée;  
on lui

on lui tira des coups de mousquet ~~=====~~  
 à bout portant , sans pouvoir ja- 1638  
 mais le blesser : & nos soldats  
 furent contraints pour s'en dé-  
 faire , de l'assommer à coups de  
 croffe de mousquet.

Ce fut cette année , si je ne  
 me trompe , que j'eus l'honneur  
 de connoître cette Amazone de  
 nos jours , Madame la Comtesse  
 de Saint Balmont , dont la vie  
 a été un vrai prodige de valeur  
 & de vertu , ayant rassemblé  
 en sa personne toute la fierté  
 d'un soldat déterminé , & toute  
 la modestie d'une femme vérita-  
 blement chrétienne. La moitié  
 de ce témoignage lui fut rendue  
 en ma présence par quelques

*Prem. Partie.*


\* H

1638 soldats Espagnols qu'elle avoit pris à la guerre , & qu'elle avoit envoyés à Verdun à M. de Feuquieres , lequel leur ayant demandé en riant s'ils avoient en leur pays des femmes aussi vailantes que celle-là : l'un d'eux prit la parole & lui répondit sérieusement : Qu'il ne la prendroit jamais pour une femme , & qu'il lui avoit vû faire des actions d'un soldat furieux. Ceux qui liront ces Mémoires ne feront peut-être pas fâchés de sçavoir un peu plus particulièrement des nouvelles d'une femme si extraordinaire. Elle étoit d'une très-bonne Maison de Lorraine , & née avec des inclinations dignes

de sa naissance. La beauté de son ~~visage~~  
 visage répondoit à celle de son <sup>1638</sup>  
 ame ; mais sa taille ne répon-  
 doit pas à sa beauté , étant  
 petite & un peu grossière. Dieu  
 qui la destinoit à une vie plus  
 laborieuse que celle des femmes  
 ordinaires , la rendit ainsi plus  
 robuste , & plus propre aux fati-  
 gues du corps. Il lui donna aussi  
 un si grand mépris pour la beau-  
 té , qu'ayant eu la petite vérole ,  
 elle se réjouissoit d'en être mar-  
 quée , comme les autres ont ac-  
 coutumé de s'en affliger , disant  
 qu'elle en feroit plus semblable  
 à un homme. Elle épousa le  
 Comte de Saint Balmont qui ne  
 lui cédoit ni en naissance ni en

===== mérite. Ils vécurent ensemble  
1638 dans une parfaite union ; mais  
les troubles qui arriverent en  
Lorraine les contraignirent de  
se séparer. Le Comte occupa ,  
à la suite du Duc son maître ,  
des emplois dignes de lui , si  
on en excepte le Commande-  
ment qu'on lui donna d'un mé-  
chant Château où il eut l'assu-  
rance de résister à l'armée du  
Roi pendant quelques jours , au  
hasard de subir la sévérité des  
loix de la guerre qui menacent  
ces Commandans téméraires d'un  
supplice infâme. Il fit même da-  
vantage ; & on peut dire qu'il  
ajôûta l'insolence à la témérité ,  
puisque à chaque coup de canon



qu'on lui tiroit , il paroissoit aux  fenêtrés avec des violons qui <sup>1638</sup> jouoient à ses côtés. Cette folie (car on ne peut pas l'appeller autrement) pensa lui couter cher. Il fut agité dans le Conseil de guerre, quand il fut pris , si on ne le feroit point servir d'exemple. Il est sans doute qu'il le méritoit ; mais on eut du respect pour sa naissance ; & peut-être aussi pour sa bravoure , quoiqu'indiscrete. Madame de Saint Balmont demeura dans ses maisons pour les conserver. Jusques-là elle n'avoit exercé son humeur guerriere qu'à la chasse , qui est une espèce de guerre ; mais l'occasion se présenta bientôt de

1638 l'exercer véritablement : elle fut telle. Un Officier de Cavalerie vint faire un logement sur ses Terres , & y vécut avec assez de désordre. Madame de Saint Balmont , avec beaucoup d'honnêteté , lui envoya faire des plaintes qu'il reçut fort mal ; ce qui l'ayant piquée , elle résolut d'en tirer raison elle-même ; & ne consultant que son cœur , elle lui écrivit un billet qu'elle signa , *le Chevalier de Saint Balmont*. Dans ce billet elle lui marquoit que le mauvais traitement qu'il avoit fait à sa belle-sœur l'obligeoit à s'en ressentir , & qu'il le vouloit voir l'épée à la main. Le Capitaine accepta le défi , & se rendit

au lieu qui lui avoit été marqué. ==

Là Madame de Saint Balmont <sup>1638</sup>

l'attendoit en habit d'homme. Ils se battirent : elle eut avantage sur lui ; & après l'avoir défarmé , elle lui dit galamment : « Vous » avez cru , Monsieur , vous bat- » tre contre le Chevalier de Saint » Balmont ; mais c'est Madame » de Saint Balmont qui vous rend » votre épée , & qui vous prie à » l'avenir d'avoir plus de confi- » dération pour les prieres des » Dames. » Elle le quitta après ces mots , rempli de confusion & de honte ; & l'histoire ajoute qu'il s'absenta aussi-tôt , & qu'on ne l'a jamais vû depuis. Pour elle, cette occasion n'ayant servi qu'à

Hiv

lui enfler le courage ; elle ne se  
1638 contenta plus de conserver seulement ses biens en repoussant la force par la force, mais elle donna protection à quantité de Gentils-hommes ses voisins , qui ne firent point de difficulté de se réfugier dans son Bourg , & de se ranger sous ses ordres quand elle alloit à la guerre , d'où elle revenoit toujours avec avantage , exécutant ses entreprises avec autant de prudence que de valeur. Je l'ai vûe diverses fois chez Madame de Feuquieres à Verdun ; & c'étoit une chose assez plaisante de voir combien elle étoit embarrassée en habit de femme ; & avec quelle liberté & quelle

vigueur , après l'avoir quitté hors 1638  
de la ville , elle montoit à  
cheval , & fervoit elle-même  
d'escorte aux Dames qui l'accom-  
pagnoient, & qu'elle avoit laissées  
dans son carrosse. Cependant  
cette vie si éloignée de celle  
d'une femme , & qui dans d'au-  
tres qui s'en sont mêlées , a  
presque toujours été accompa-  
gnée de libertinage , n'avoit rien  
d'approchant en celle-ci. Quand  
elle étoit en repos chez elle ,  
toute sa journée étoit employée  
en offices de piété , en prières ,  
en saintes lectures , en visites des  
malades de sa Paroisse , qu'elle  
assistoit avec une charité admi-  
rable ; ce qui lui attirant l'estime

== & l'admiration de tout le monde,  
1638 lui faisoit aussi porter un respect  
qui n'auroit pû être plus grand  
pour une Reine.

Je passai l'hiver de l'année  
== 1639 à Verdun où étoit demeu-  
1639 rée Madame de Feuquieres avec  
toute sa famille , M. son mari  
étant allé à la Cour. Comme  
je me retirois un soir de chez  
elle , il pensa m'arriver une assez  
méchante rencontre. J'étois de  
garde ; & je m'en allois faire ma  
ronde , ayant seulement un la-  
quais qui portoit un flambeau  
devant moi. En passant devant  
un cabaret j'entendis un assez  
grand bruit , comme de gens  
qui se battoient. Je crus qu'il

Étoit de mon devoir d'y donner ~~ordre~~  
ordre , & qu'il suffisoit de paroître <sup>1639</sup>  
avec mon hauffecol , comme  
le Capitaine de garde , pour me  
faire porter du respect; mais étant  
monté dans une chambre où se  
faisoit tout ce vacarme , je vis  
bien que le vin ne connoissoit  
personne. Je trouvai cinq ou six  
hommes ivres ou peu s'en falloit ,  
l'épée à la main les uns contre  
les autres. Sans écouter mes re-  
montrances ils me parlerent in-  
solemment : un entr'autres qui  
faisoit le fier-à-bras , m'insulta  
tellement , que je fus obligé de  
le charger; & je le fis de telle  
forte qu'il eut sujet de s'en re-  
pentir. Les autres se jetterent sur

== moi; & si la chambre ne se fût  
1639 trouvée si pleine du monde qui  
étoit accouru au bruit, qu'ils  
n'avoient pas toute la liberté de  
se servir de leurs épées, j'aurois  
été assez empêché à me défen-  
dre de cinq ou six ivrognes en-  
ragés. Je fis si bien pourtant que  
j'attendis le secours que mon  
laquais étoit allé querir au Corps-  
de-garde. Des soldats étant ar-  
rivés, mes ivrognes mirent les  
armes bas, & je les envoyai en  
prison cuver leur vin. Mais celui  
que j'avois blessé ne faisoit pas  
de petites menaces, & je ne  
devois jamais mourir que de sa  
main. Comme ce n'étoient pas  
des gens de la ville, je les fis



mettre le lendemain en liberté , ~~=====~~  
& je n'en ai pas ouï parler depuis. 1639

Nous essayâmes pendant cet hiver deux grands accidens , l'un du feu , l'autre de l'eau ; & cela à si peu de jours de distance , qu'on en pouvoit faire aisément la comparaison. Quelques maisons d'une rue proche la rivière périrent par l'embrasement. Et il faut avouer qu'il n'y a rien de plus horrible que ce qui paroît en ces rencontres , où tous les objets sont affreux & propres à donner de l'effroi ; mais le remède qu'on y peut donner en diminue la crainte en quelque sorte. Il n'en est pas de même de l'eau : qui sans montrer toutes ces hor-

~~=====~~ leurs , fait des ravages inévita-  
1639 bles , fans qu'il reste aucune  
espérance de s'opposer à sa furie.  
Nous l'éprouvâmes bien en cette  
rencontre , puisqu'en moins de  
six heures , une effroyable inon-  
dation de la Meuse emporta  
presque tous les ponts de la  
Ville , & une grande partie des  
maisons de cette même rue , qui  
quelques jours auparavant , avoit  
été sauvée du feu. A propos de  
cet embrasement , je crois pou-  
voir dire qu'on y vit un effet  
sensible de la puissance du Saint  
Sacrement ; car comme les flam-  
mes étoient les plus grandes , &  
poussées avec violence par un  
vent impétueux vers le quartier

de la Ville le plus peuplé , les Augustins ayant apporté cette <sup>1639</sup> sainte Hostie , pour l'opposer comme une digue à ce déluge de feu ; par un miracle visible , le vent se tourna en un moment , & porta ces flammes menaçantes du côté de la rivière où elles ne pouvoient plus faire de mal.

Madame de Feuquieres qui n'étoit comme une seconde mere , pensa en ce tems-là à un mariage pour moi. C'étoit avec la fille d'un Trésorier de France , fort jeune , & assez bien faite , à laquelle on donnoit cinquante mille écus. Ce m'eût été assurément un assez grand

1639 1639 avantage en l'état où étoient mes affaires : & Madame de Feuquieres se promettoit de disposer mon pere à consentir à cet établissement. Mais elle ne savoit pas encore que mon consentement pour cela étoit plus difficile à obtenir que le sien ; parce que , quelque jeune que j'aye été , je n'ai jamais pû comprendre qu'on prît la résolution de se marier sans aimer la personne qu'on épouse. Je sçais bien que c'est un sentiment assez particulier en ce tems-ci , & qui peut être traité de ridicule par ceux qui ne cherchent que de l'argent ; mais je sçais bien aussi que ceux-ci s'exposent souvent à quelque

à quelque chose de pis que le ridicule. Quoi qu'il en soit, par cette raison je remerciai très-humblement Madame de Feuquieres de sa bonne volonté : & je suis toujours demeuré constant dans mes maximes, dont je ne me suis jamais repenti. Ce n'est pas que j'eusse aversion pour le mariage ; au contraire, j'ai toujours cru que s'il y avoit une vie heureuse sur la terre, ce doit être celle de deux personnes qu'un parfait rapport d'esprits & d'humeurs unit pour toute la vie par ce saint lien. Mais enfin je ne devois pas être de ces heureux. Je me suis toujours souvenu de ce que me dit un jour M. de la Grange-aux-Ormes,

1639 homme très-sçavant dans la science de deviner. Par l'inspection de ma main il me prédit que je ne ferois jamais marié , & que je changerois de profession ; & cela dans un tems où selon le cours ordinaire des choses , & même selon mon inclination , il y avoit toute apparence du contraire. Il n'a tenu qu'à moi qu'il ne m'en apprît davantage sur mon avenir ; mais c'est une curiosité que j'ai toute ma vie rejetée. En effet si on n'y ajoute point de foi , elle est tout-à-fait inutile : & si on y croit , comme il est assez difficile de s'en garantir entièrement , on s'expose à bien des inquiétudes & à bien des chagrins,

dans l'attente des biens qu'on espere avec une impatience qui 1639 dévore ; ou dans la crainte des malheurs qu'on est persuadé de ne pouvoir éviter : car si on croyoit pouvoir les détourner , on seroit convaincu de la fausseté de la science qui annonceroit des choses qui en effet n'arriveroient point. Cependant il est certain qu'on voit quelquefois des effets étonnans de ces prédictions ; & ce même M. de la Grange m'en fournit un exemple remarquable que je crois pouvoir proposer ici comme une chose extraordinaire. Au reste ce n'étoit point un homme du commun , ni qui tirât du profit de cette science : il étoit

1639 fort bien en ses affaires , & avoit  
été long-tems Résident pour le  
Roi auprès des Princes d'Alle-  
magne. Ce fut pendant le tems  
de ses Emplois , qu'étant à Franc-  
fort sur le Mein , il donna de  
son sçavoir la preuve que je  
m'en vais rapporter. Il avoit un  
frere, Capitaine de Carabiniers :  
celui-ci avoit été prié par Saint-  
André ( ce grand pétardeur de  
Places en son tems ) de le servir  
à enlever une fille qu'il vouloit  
épouser. Ils exécuterent leur en-  
treprise ; mais ayant été pour-  
suivis , il y eut un rude combat  
où le frere de la Grange fut laissé  
pour mort sur la place. Un de  
ses gens , échappé de la mêlée ,



vint à toute bride à Francfort ~~=====~~  
 en apporter la nouvelle. M. de <sup>1639</sup>  
 la Grange le crut d'abord , car  
 le moyen de ne pas croire un  
 homme qui avoit vû la chose !  
 Puis s'étant mis à se promener  
 à grands pas , & rêvant profon-  
 dément , comme pour rappeler  
 en sa mémoire les anciennes  
 idées de ce qu'il avoit autrefois  
 remarqué en son frere , il s'écria  
 tout d'un coup , mais avec au-  
 tant de certitude que s'il en eût  
 cru ses yeux : « Non , dit-il ,  
 » mon frere n'est point mort ,  
 » mais il faut qu'il soit blessé  
 » aux cuisses. » En effet , étant  
 monté à cheval aussi-tôt , il trou-  
 va qu'on le rapportoit en l'état

1639 qu'il avoit dit. Quand il vouloit faire quelque prédiction bien certaine , il examinoit non-seulement le front & les mains , mais encore les pieds & la poitrine ; & prétendoit que Dieu avoit mis en toutes les parties de notre corps des marques & des signes de l'avenir , qui s'éclaircissoient les uns par les autres. Il est certain qu'il a prédit des choses surprenantes en beaucoup de rencontres , & telles , que comme ce n'étoit pas un homme qui eût beaucoup de religion , on le soupçonnoit d'employer dans sa science quelque chose de plus que la Chiromancie ou l'Astrologie judiciaire.

Quand le tems de la campagne approcha , on donna une 1639  
 armée à M. de Feuquieres pour la commander en chef , & on le renvoya en son Gouvernement aux environs duquel elle se devoit assembler. Il avoit pour Maréchaux - de - Camp M. de S. Paul , très-brave Gentilhomme de Dauphiné , M. de Grancey , à présent Maréchal de France , & le Marquis de Praslin , qui étoit Mestre - de - Camp général de la Cavalerie légère , & la Becherelle pour Aide-de-Camp. M. Arnauld devoit aussi servir dans cette armée avec son Corps de Carabiniers. Je fus à Paris sur cette nouvelle , pour obtenir de

mon pere quelque secours , ne  
1639 pouvant pas honnêtement ne  
point suivre M. de Feuquieres  
en cette occasion ; & ayant ache-  
té des chevaux, je le fus rejoindre  
à Vitry. Il en partit deux jours  
après pour Sainte - Menchoud ;  
& il nous arriva une assez plai-  
sante aventure à sept ou huit que  
nous étions. Il faisoit un tems  
fort fâcheux , & nous avions la  
pluye & le vent au nez. Etant à  
une croisée de chemins , comme  
si ç'avoit été de concert , sans  
qu'aucun de nous hésitât le moins  
du monde , nous enfilâmes celui  
qui alloit à droite , sans faire seu-  
lement réflexion si c'étoit celui  
que nous devions suivre , & si ce

n'étoit point pour nous mettre le ~~vent~~  
vent à côté, que nous le prenions <sup>1639</sup>  
par une inclination naturelle à se  
garantir de ce qui incommode.  
Nous marchâmes jusques vers le  
soir sans nous défier de n'aller  
pas bien , quoique le chemin  
nous parût extrêmement long.  
Enfin étant arrivés sur un étang  
où j'avois passé autrefois , je com-  
mençai à me reconnoître. Nous  
fûmes à un village que nous  
voyons au bout de l'étang : il  
s'appelloit Nétancour. Ayant de-  
mandé à quelques femmes qui  
se cachotent, si nous étions en-  
core loin de Sainte-Menehould ,  
elles nous dirent que nous étions  
à trois lieues de Bar-le-Duc. Il

== fallut retourner sur nos pas ; &  
 1639 ayant pris un guide , nous arri-  
 vâmes après minuit à Sainte-  
 Menehoud où nous couchâmes  
 fort mal dans le fauxbourg , les  
 portes de la ville étant fermées.  
 Cependant M. de Feuquieres  
 étoit fort en peine de nous , ce  
 pays-là n'étant pas fort sûr. Je  
 fus le lendemain à son lever ; &  
 d'aussi loin qu'il m'apperçut : « Et  
 » d'où diantre viens-tu , me cria-  
 » t-il ? Je viens de Bar, Monsieur,  
 » lui répondis-je. Comment de  
 » Bar ? Oui , Monsieur , de Bar. »  
 Et je lui contai notre bévûe qui  
 le fit bien rire.

De-là étant allé à Verdun ,  
 il reçut courier sur courier pour

mettre en campagne sans retardement, quoiqu'il n'eût pas en-<sup>1632</sup>core la moitié de ses troupes ensemble. Cela l'obligea de me dépêcher à M. des Noyers qui étoit fort son ami, aussi-bien que de mon pere. J'étois chargé de lui représenter l'impossibilité qu'il y avoit à exécuter les ordres qu'il lui envoyoit. Je me rendis donc en poste à la Cour, & ayant donné ma dépêche à M. des Noyers, je trouvai un homme qui n'écoutoit aucune raison, & qui dans la crainte qu'il eut que je ne retournasse pas avec assez de diligence, dépêcha aussi-tôt, sans que je le sçusse, un autre courier à M. de Feuquieres, avec nouvel

== ordre de faire marcher l'armée,  
1639 en quelque état qu'elle fût, &  
d'assiéger une Place considérable.  
Quelques jours après il me ren-  
voya après m'avoir donné une  
ordonnance pour mon voyage,  
que M. Bouthillier, Surintendant,  
me fit payer grassement par M.  
Fieubet, tous deux étant amis  
de mon pere. Je retournai donc  
à Verdun où je ne trouvai plus  
M. de Feuquieres, il en étoit  
parti la veille. Je le fus trouver  
à Consenvoye, grand village sur  
la Meuse, où s'étoient rendues  
ce qu'il avoit pû rassembler de  
troupes qui n'alloient pas à douze  
mille hommes. Il me dit d'abord:  
« Tu vois la hâte qu'ils ont de



» nous faire partir : vas donner ~~l'ordre~~  
 » ordre à tes affaires , & tu me <sup>1639.</sup>  
 » reviendras joindre avec M. de  
 Choisy » (lequel devoit être In-  
 tendant de notre armée.) Je ne  
 m'arrêtai que trois ou quatre jours  
 à Verdun , d'où je me rendis à  
 Metz ; & là j'appris que M. de  
 Feuquieres étoit devant Thion-  
 ville. Il avoit déjà pris ses quar-  
 tiers : & lorsque j'arrivai auprès  
 de lui , il étoit appuyé sur une  
 fenêtre d'où l'on découvroit la  
 Place & tous les environs. Il me  
 dit en me la montrant : « Voilà  
 » notre maîtresse ; elle est belle ,  
 » mais elle fera un peu difficile  
 » à réduire. » Je lui répondis  
 qu'il n'en auroit que plus de

1639 gloire. Il me parla ensuite du grand empressement que l'on avoit eu à le faire partir ainsi , n'ayant à peine que la moitié de ses troupes , & manquant de beaucoup de choses nécessaires : « Mais au moins , ajouta-t-il , ils » seront contens de notre obéissance , & ne se plaindront pas » que la Place que j'attaque ne » soit pas propre à faire l'effet qu'ils souhaitent. » Il faut sçavoir pour l'explication de ces paroles , que le Marquis de la Meilleraye , Grand - Maître de l'Artillerie , avoit mis le siège devant Hesdin avec la grande armée qu'il commandoit toujours ; c'étoit celui qui possédoit toute la faveur du

Cardinal de Richelieu , & il ne fall  
falloit pas qu'il manquât aucune <sup>1639</sup>  
de ses entreprises. La prise de  
cette Place lui devoit valoir le  
bâton de Maréchal de France,  
comme en effet il le reçut en-  
suite sur la brèche. On étoit  
averti que les ennemis se pré-  
paroient à la secourir. Il falloit  
donc faire quelque diversion  
puissante , pour lui laisser ache-  
ver son siège en liberté. Voilà  
le mystère de toute cette pré-  
cipitation , & de ce commande-  
ment absolu qu'eût M. de Feu-  
quieres d'attaquer une Place con-  
sidérable. La chose réussit com-  
me on l'avoit cru. Les enne-  
mis connoissant l'importance de

Thionville , ne penferent plus à  
1639 Hefdin , & tournerent tous leurs  
efforts contre nous. Cependant  
M. de Feuquieres faisoit travail-  
ler avec une application incroya-  
ble à la circonvallation. Il s'é-  
toit logé à une portée de canon  
au-deffus de la Place , dans un  
petit village peu éloigné de la  
rivière , auprès duquel il avoit  
dressé un pont de batteaux. Il  
étoit couvert d'un ruisseau dont  
les bords étoient assez relevés ,  
qui couloit entre la Ville & son  
quartier , & qui n'étoit guayable  
qu'en un ou deux endroits. Sur  
la gauche , un peu loin de son  
quartier , il avoit placé le parc  
de l'Artillerie , qui étoit aussi  
couvert


couvert du même ruisseau. En-~~=====~~  
 suite étoit le quartier de M. de <sup>1639</sup>  
 Saint Paul, Maréchal-de-Camp,  
 où le terrain commençoit à s'é-  
 lever ; & de-là en continuant sur  
 la montagne , le quartier de  
 Buffi Rabutin avec d'autres Ré-  
 gimens. Cette montagne , cou-  
 verte de bois sur la hauteur , &  
 de vignes sur son penchant vers  
 la ville , s'étendoit alentour de  
 la Place , & venoit finir au quar-  
 tier du Régiment de Navarre ,  
 laissant une petite prairie entre  
 le pied de la montagne & la  
 rivière. Derriere le quartier de  
 Navarre , dans un assez grand  
 village , étoit le quartier géné-  
 ral de la Cavalerie , au milieu

des prairies qui entourent la Place de tous côtés. Les lignes de circonvallation enfermoient tous ces quartiers ; & si les ennemis nous eussent donné encore deux ou trois jours , elles eussent été en état de défense , & ils eussent peut-être pensé deux fois à les attaquer. Ce n'est pas qu'à bien considérer ce qui causa notre disgrâce , on ne puisse croire que rien n'étoit capable de nous en garantir : tout sembla y contribuer , la foiblesse de notre armée , comme je l'ai dit , le manquement de beaucoup de choses , l'absence de quelques Officiers principaux , mais sur-tout la terreur panique de toute notre Ca-


valerie , & peut-être la trahison =====  
du Colonel Streff, Allemand, 1639,  
qui ayant été commandé d'envoyer des Partis de son Régiment à la guerre pour prendre langue des ennemis , ne donna aucun avis de leur marche. Ce Colonel quelques jours auparavant avoit eu un furieux démêlé avec M. de Feuquieres , qui étant ennemi de tous les désordres , le reprit sévèrement , à la tête de beaucoup d'Officiers , de ceux que faisoit son Régiment. Streff lui fit quelque réponse insolente qui obligea M. de Feuquieres à mettre la main au pistolet ; & si on ne se fût mis entre deux , il en eût fait peut-être un

===== exemple. Les amis de Streff  
1639 l'obligerent de se retirer, & en-  
suite à leur priere M. de Feu-  
quieres lui pardonna ; mais on a  
pourtant sçû depuis que ce Co-  
lonel avoit toujours gardé du res-  
sentiment de l'injure qu'il croyoit  
avoir eue. Quoi qu'il en soit,  
il est certain que ses Partis sur  
lesquels on se reposoit, ne don-  
nerent aucun avis des ennemis,  
& que M. de Feuquieres ne fut  
averti qu'ils marchaient à lui,  
que par une Lettre de Madame  
de Feuquieres qui étant à Verdun  
avoit soin d'envoyer aux nouvel-  
les, & reçut un avis certain par un  
Parti de sa garnison. Aussi-tôt que  
M. de Feuquieres eut lu la Lettre,



il tint Conseil avec les Officiers   
 Généraux le soir du sixième de 1639  
 Juin, qui étoit, si je ne me trompe, le dixième jour du siège. On avertit en même tems tous les Quartiers ; & le lendemain à la pointe du jour M. de Feuquieres se rendit à celui de Navarre, pour faire promptement achever un pont de chevalets qu'il faisoit faire au - dessous de la Place, comme il y en avoit un de bateaux au-dessus, pour avoir la communication libre avec le quartier des Carabins, qui étoit seul au-delà de la rivière.

Sur les sept heures, Chambor, Capitaine de Cavalerie, le vint avertir qu'il paroïssoit quelques

 Cravates , à la tête de notre  
1639 grande garde , au-delà des bois.  
On envoya ordre aussi-tôt à toute  
la Cavalerie de monter à cheval  
& de se mettre en bataille dans  
ce pré qui étoit à la tête du quar-  
tier de Navarre : & nous poussâ-  
mes au galop jusqu'à la garde  
avancée que nous trouvâmes es-  
carmouchant déjà avec des Cra-  
vates. En moins de rien nous  
vîmes paroître plusieurs esca-  
drons ; enforte que ne doutant  
plus que ce ne fût au-moins l'a-  
vant-garde des ennemis , M. de  
Feuquieres retourna pour mettre  
l'armée en bataille , espérant bien  
que notre Cavalerie qu'il trouva  
toute au meilleur ordre du monde

foute nue du Régiment de Navar-  
 re, lui en donneroit le loisir. Mais il <sup>1639</sup>  
 fut bien trompé dans son attente ;  
 car à peine fûmes-nous hors du  
 quartier de Navarre , pour ga-  
 gner celui de Bussi par le haut  
 de la montagne , qu'à la vûe  
 des premiers escadrons ennemis ,  
 notre Cavalerie fut faisie d'une  
 telle épouvante , que sans tirer  
 un coup de pistolet , elle se pré-  
 cipita dans la rivière & la passa  
 à la nâge , comme si elle eût  
 été poursuivie par toute leur ar-  
 mée. On dit que le Marquis de  
 Praslin se voyant sur l'autre bord ,  
 revenant à lui comme d'un son-  
 ge qu'il auroit eu , dit à tous  
 ceux qui se trouverent à l'entour

de lui : « Ah ! Messieurs , qu'a-  
1639 » vous-nous fait ? Il n'y a pas un  
» de nous qui ne mérite qu'on lui  
» fasse couper le cou. » Cepen-  
dant les ennemis , sans perdre  
tems , enfoncerent le Régiment  
de Navarre , qui abandonné com-  
me il étoit , se défendit vigoureu-  
sément , & se retira en bataille  
jusqu'au poste du Régiment de  
Beauffe , qui travailloit aux lignes  
sur le haut de la montagne dans  
le bois. Il étoit commandé par  
le Comte de Donzin qui soutint  
bravement Navarre. Le combat  
fut rude en cet endroit , & le  
Comte y fut tué. Tout cela se fit  
en si peu de tems , que nous n'é-  
tions pas arrivés au quartier de

Bussi lorsque nous nous trouvâ-  
mes parmi ces deux Régimens <sup>1639</sup>  
qui se retiroient encore en assez  
bon ordre ; mais ayant été cou-  
pés par deux escadrons de Cui-  
rassiers qui avoient pris par le bas  
de la montagne auprès de la  
Ville, nous entrâmes tous pêle-  
mêle dans le quartier de Bussi ;  
& tout ce que nous pûmes faire  
fut de gagner celui de S. Paul ,  
d'où ayant rassemblé notre débris  
nous passâmes au quartier du Roi.  
Notre Cavalerie qui avoit fui s'y  
rendit aussi , ayant repassé la ri-  
vière sur notre pont de batteaux.  
M. de Feuquieres tout désespéré  
qu'il étoit de ce mauvais succès  
du matin , ne laissa pas de faire

1639 tout ce qu'on pouvoit attendre de sa prudence & de son courage. Il n'y avoit plus de parti à prendre que de se retirer à Metz, la Place étant secourue, & une grande partie de ses troupes défaite ; mais de se retirer en plein jour devant une armée victorieuse, & plus forte que la sienne de la moitié, c'étoit s'exposer à une perte certaine : d'abandonner son canon, il ne pouvoit s'y résoudre. Cependant tous les chevaux de l'Artillerie se trouvoient à Metz où ils étoient allés la veille pour prendre des munitions. Il fit donc partir promptement des couriers pour les faire revenir, & mit son armée en bataille depuis le

parc de l'Artillerie , jusqu'à son <sup>1639</sup> quartier, derrière le ruisseau dont j'ai parlé, lequel il borda d'infanterie qui se trouvoit ainsi comme à couvert d'un parapet, derrière les bords assez relevés du ruisseau. En cet état il fit bonne mine, résolu dès que la nuit seroit venue, de faire sa retraite. Mais il avoit affaire à un trop habile Général pour qu'il le laissât ainsi échapper. Picolomini qui étoit arrivé à Thionville avec toutes ses troupes & son canon, les mit en bataille à notre vûe, & commença à nous canonner sur les cinq heures du soir. On vit bientôt que notre Cavalerie n'étoit pas encore rassurée de sa frayeur du matin, car

elle s'ébranloit fort aux coups de  
1639 canon. Les ennemis qui s'en aperçurent marcherent tout d'un tems sur une ligne jusqu'à cent pas du ruisseau ; mais ils furent si bien reçus de notre Infanterie qui le bordoit , & sur-tout du Régiment de Collas Allemand , qu'ils reculerent de quelques pas. M. de Feuquieres voulant profiter de ce mouvement qu'il leur vit faire , commanda à un Escadron de passer le gué pour les charger , & m'envoya faire avancer le Régiment de Picardie pour le soutenir ; mais comme celui qui commandoit l'escadron ne se pressa pas beaucoup d'obéir , les ennemis se mirent en devoir de



faire ce qu'il n'avoit osé entre-  
prendre. M. de Feuquieres vou-  
lut s'opposer à leur dessein avec  
quinze ou vingt Gentilshommes  
ou Gardes qui se trouverent au-  
près de lui ; mais dans le même  
tems il reçut deux coups de  
mousquet qui lui cassèrent le bras  
droit en deux endroits. Comme  
je revenois le joindre , après avoir  
exécuté l'ordre qu'il m'avoit don-  
né , je trouvai qu'on le ramenoit  
soutenu sur son cheval par l'En-  
seigne de ses Gardes. Je le pris  
de l'autre côté par son bras blessé,  
il me dit d'abord : « Mon ami ,  
» j'ai ce que j'avois demandé : il  
» n'y avoit pas moyen de survivre  
» au malheur de cette journée. »

Dans ce moment il vit quelques  
 1632 Cavaliers qui commençoient dé-  
 ja à fuir : il se tourna vers eux , &  
 leur dit avec toute la force qui  
 lui restoit : « Eh , Messieurs ,  
 » vous fuyez , & on ne vous suit  
 » pas ; voulez-vous ternir ma mé-  
 » moire par la perte d'une ba-  
 » taille ? » Son Chirurgien étant  
 arrivé dans ce tems-là , je lui  
 quittai ma place , pour qu'il pût  
 mieux secourir son Maître qui  
 perdoit beaucoup de sang. M. de  
 Feuquieres me dit qu'il alloit se  
 faire panfer dans le fossé des li-  
 gnes , & que j'allasse voir à notre  
 pont s'il n'y auroit point quelque  
 bateau qui le pût porter à Metz.  
 J'ai sujet de croire qu'il me dit

cela pour ne me point envelop-  
per dans sa perte ; car par le che-  
min qu'il prit , il s'éloigna beau-  
coup du lieu où il m'avoit dit que  
je le retrouverois. Cependant sans  
pénétrer son dessein , je fus au  
pont que je trouvai en feu &  
au pouvoir des ennemis. Reve-  
nant le long des lignes où je  
croyois rejoindre M. de Feuquie-  
res , je me trouvai enveloppé  
dans la foule & la confusion de  
toute notre Cavalerie qui fuyoit  
à toute bride ; & je fus emporté  
par ce torrent qu'il me fut im-  
possible de traverser. Les enne-  
mis étoient déjà mêlés parmi  
nous ; & sans la bonté & la vî-  
tesse de mon cheval , il étoit

1639 difficile que j'évitasse au moins d'être pris. A demi-lieue du Camp je trouvai le pauvre la Becherelle qui se retiroit blessé. Nous tâchâmes d'obliger nos fuyards de faire ferme à un pont qui étoit à moitié chemin de Metz ; & en effet , quelques-uns s'y étant ralliés , les ennemis cessèrent de nous poursuivre. Je n'arrivai qu'à la nuit à Metz où beaucoup de gens étoient déjà entrés. J'en trouvai les portes fermées ; & je passai la nuit avec deux ou trois Officiers dans un méchant village abandonné , une lieue au-dessus de Metz. Y ayant passé la rivière , j'entrai dans la Ville à porte ouvrante

vrante ; c'étoit une chose pitoyable d'y voir la consternation de tout le monde. J'y trouvai les deux jeunes fils de M. de Feuquieres : ils y étoient arrivés dès le soir , l'un est l'Abbé de Feuquieres , & l'autre est mort Mestre-de-Camp d'un Régiment de Cavalerie. Ils étoient affligés autant qu'on le peut croire , & je ne l'étois pas moins qu'eux. Je leur appris les dernières nouvelles de M. leur pere , personne de connoissance ne l'ayant vû depuis moi. Nous scûmes ce jour-là qu'il avoit été fait prisonnier , & mené dans Thionville. Piccolomini le vint voir , & abusant un peu de sa bonne fortune, il s'em-

==  
 1639 porta en des vanteries indignes  
 d'un homme tel que lui. M. de  
 Feuquieres y répondit seulement:  
*Douleur au vaincu.* Mais quand il  
 l'entendit parler des grandes en-  
 treprises qu'il alloit faire , la pa-  
 tience lui échappant, il lui dit :  
 « Vous n'oseriez aller à Metz ; si  
 » vous voulez aller à Verdun ,  
 » vous y ferez battu : vous irez  
 » peut-être à Mouson , & encore  
 » pourrez-vous bien y échouer. »  
 On peut voir par-là qu'il fut traité  
 dans sa prison assez incivilement ,  
 mais sur-tout par le Général Bec ,  
 qui malgré la grande fortune qu'il  
 avoit faite , se ressentoit toujours  
 de la bassesse de son origine. Ce  
 n'est pas qu'il n'eût le cœur

grand, mais il étoit brutal. Il ne ~~ne~~  
 manquoit pas aussi d'esprit , té- 1639  
 moin la réponse qu'il fit un jour  
 à Piccolomini , ce me semble.  
 Celui-ci lui reprochoit qu'il avoit  
 été messager à pied de Luxem-  
 bourg. « Il est vrai , dit Bec , je  
 » l'ai été ; mais la différence qu'il  
 » y a entre vous & moi , c'est que  
 » je ne le suis plus ; & si vous l'a-  
 » viez été , vous le seriez encore ».

Je me suis un peu étendu en  
 cette relation de la bataille de  
 Thionville ; & on me le doit  
 pardonner , puisque outre l'atta-  
 chement que j'avois à la personne  
 & aux intérêts de M. de Feuquie-  
 res ; je n'ai point vû que dans  
 nos histoires on ait parlé de cette

==== action selon la vérité & la justice  
1639 qu'on lui devoit.

Pour reprendre la suite de mon discours : ayant délibéré avec Messieurs de Feuquieres , sur ce que nous avions à faire ; nous résolûmes de nous rendre à Verdun en toute diligence , n'étant pas hors d'apparence que les ennemis en pourroient entreprendre le siège. Nous partîmes donc le soir avec toute la Cavalerie qu'on avoit rassemblée à Metz , & qu'on envoyoit à Pont-à-Mousson pour l'éloigner des ennemis, dont le nom seul étoit capable de la dissiper. Nous marchâmes toute la nuit ; & on ne croiroit peut-être pas ce que la peur est



capable de faire faire. Vingt fois ces troupes effrayées prirent l'alarme sur des ombres vaines, & se débandoient comme si elles eussent eu tous les Crayates du monde à leurs trouffes. 1639

De Pont-à-Mousson, nous prîmes des chemins détournés par les bois, & arrivâmes heureusement à Verdun. Dieu sçait quel renouvellement de douleur me causa la vûe de Madame de Feuquieres & de toute sa famille inconsolable. Deux ou trois jours après M. Arnauld & le Comte de Pas, qui avoient été retenus à Paris par quelque indisposition, arriverent. On pensa tout de bon à se préparer à être assiégés; &

== comme on nous avoit envoyé  
1639 deux Régimens dans la ville , le  
nôtre entra dans la Citadelle.  
Nous priâmes tous Madame de  
Feuquieres de vouloir se retirer ,  
des femmes n'étant guères bien  
dans une Place assiégée. Son  
grand cœur avoit peine à y con-  
sentir , & elle nous disoit quel-  
quefois : « Si vous voyez que  
» j'aie peur , liez-moi & me met-  
» tez au fonds d'une cave. » Mais  
enfin , vaincue par les raisons  
qu'on lui alléguoit , elle s'y ren-  
dit. Je fus choisi pour l'escorter  
avec cent Mousquetaires, jusques  
auprès de Sainte-Menehould. Je  
prenoïis congé d'elle lorsque je  
vis arriver M. Arnauld mon on-

cle , duquel j'ai déjà parlé , qui ~~=====~~  
 sur la nouvelle de la défaite de <sup>1639</sup>  
 M. de Feuquieres avoit pris la  
 poste pour se rendre à Verdun ;  
 bien malheureusement pour lui ,  
 puisqu'il y perdit la vie. Il avoit  
 aussi une Compagnie dans notre  
 Régiment , mais il n'y avoit ja-  
 mais servi ; & par beaucoup de  
 raisons de chagrin qu'il avoit ,  
 il étoit sur le point de partir pour  
 s'en aller en Hollande , quand  
 cette malheureuse nouvelle lui  
 fit changer de dessein. Nous re-  
 prîmes ensemble le chemin de  
 Verdun : à deux ou trois lieues de-  
 là je vis paroître quelques Ca-  
 valiers qui venoient vers nous.  
 Comme tout étoit suspect , & que

je n'avois personne à cheval pour  
1639 les envoyer reconnoître , n'ayant  
que des Officiers sur des bidets ,  
je priai mon oncle de demeurer  
à la tête de nos Mousquetaires ,  
en côtoyant un bois que nous  
avions sur notre droite ; & moi  
étant monté sur mon bon cheval  
que j'avois eu à la bataille de  
Thionville, avec lequel j'espérois  
bien prendre tel parti que je vou-  
drois , je fus à cette troupe de  
Cavalerie que je reconnus être  
de Verdun , & que M. le Comte  
de Pas avoit envoyée au-devant  
de moi , sur quelque avis qu'il  
avoit eu que les ennemis de-  
voient investir la Place. Cela  
nous donna une autre allarme ;

car en approchant nous vîmes ~~=====~~  
 quelques maisons des fauxbourgs <sup>1639</sup>  
 en feu ; ce qui nous fit croire  
 que la Ville étoit effectivement  
 investie ; mais ayant envoyé re-  
 connoître , il se trouva qu'on  
 avoit pris cette occasion pour  
 brûler deux ou trois granges pro-  
 che des murailles , qui auroient  
 pû incommoder en cas de siège.

Nous fûmes quinze jours ou  
 trois semaines dans l'incertitude  
 si nous serions assiégés. Durant  
 ce tems-là nous voyions souvent  
 les ennemis à nos portes. Nous  
 avions été renforcés de quelques  
 Régimens d'Infanterie , & entr'-  
 autres de celui de M.le Comte  
 de Noailles qui le commandoit

en personne : mais qui étoit alors  
1639 fort peu en état d'agir, ayant été  
grièvement blessé à une épaule ,  
d'un coup de mousquet qu'il avoit  
reçu en voulant loger dans un  
Bourg de la Présidente de Mes-  
mes , dont les païsans lui dispu-  
terent l'entrée. J'avois eu l'hon-  
neur de le connoître dès le siège  
de Damvilliers où il étoit Lieu-  
tenant de la compagnie de Che-  
vaux-légers du Comte d'Ayen son  
frere, qui étoit mort depuis. Mais  
dans le séjour qu'il fit à Verdun ,  
j'acquis quelque part en son ami-  
tié ; & quoique les malheurs de  
ma vie m'aient toujours éloigné  
depuis des lieux où je le pouvois  
revoir , je n'ai pas laissé d'éprou-

ver après beaucoup d'années qu'il ~~ne~~  
ne m'avoit pas entièrement ou-  
blié. 1639

Un jour les ennemis étant ve-  
nus en assez grand nombre à nos  
portes , enleverent nos bestiaux  
qui païssoient dans la prairie. L'al-  
larne ayant en même tems son-  
né fort chaude , je montai à che-  
val comme beaucoup d'autres  
Officiers volontaires , pour sortir  
avec le Comte de Pas. Je passai  
à mon logis de la Ville , que  
j'avois abandonné à mon oncle.  
Il eût bien voulu venir avec nous ;  
mais n'ayant point de cheval ,  
il sortit avec l'Infanterie qui nous  
suivoit. Le malheur qui l'avoit  
toujours persécuté parut bien en

===== cette rencontre ; car comme il  
1639 étoit en cet état, il rencontra un  
palfrenier qui menoit un cheval  
en main : il se jetta dessus , &  
nous joignit dans le tems que  
nous chargions avec notre petit  
escadron , qui n'étoit que de tren-  
te ou trente-cinq maîtres , un  
gros escadron de Cuirassiers qui  
étoit soutenu d'un autre. Ils nous  
firent leur décharge des mousque-  
tons qu'ils avoient au premier  
rang ; mais nous les chargeâmes  
sans marchander : ils plierent &  
se mirent en fuite. Mon oncle  
qui avoit vû un cavalier se déta-  
cher du gros , fut à lui ; & cet  
homme l'attendant à couvert d'un  
arbre , lui donna de deux balles



de son mousqueton dans le corps. =====

Mon oncle tomba mort du coup. 1639.

Comme ce fut dans le tems que nous chargions, je ne vis rien de cela ; & on ne m'apprit cette cruelle nouvelle , qu'après que nous eûmes cessé de poursuivre les ennemis. Nous les poussâmes quatre lieues durant : il y en eut beaucoup de tués ; & je vengeai sans le sçavoir une personne qui m'étoit si chère. On me voulut même faire croire , peut-être pour me consoler , que je l'avois vengée sur celui même qui lui avoit ôté la vie. Cette action assurément fut des plus vigoureuses qu'il se pouvoit , & peut - être un peu trop ; car il semble que

== la prudence demandoit autre  
1639 chose de nous : le bon succès  
pourtant la rendit belle. Il n'y  
eut autre perte que celle que j'y  
fis, & personne de blessé qu'un  
Officier du Régiment de Noailles.  
On rendit les honneurs funèbres  
à M. Arnauld avec toute la pom-  
pe militaire qui se pratique en ces  
rencontres ; & Messieurs les Cha-  
noines de Verdun lui firent l'hon-  
neur de l'enterrer dans l'Eglise  
Cathédrale. Je puis dire , sans le  
flatter , qu'il n'étoit pas indigne  
de ces témoignages d'estime  
qu'on lui rendit. Il étoit né avec  
beaucoup de bonnes qualités ,  
sans aucun vice considérable :  
bien fait de sa personne , d'une

humeur douce & complaisante ; ~~=====~~  
 agréable parmi les Dames , fier <sup>1639</sup>  
 quand il le falloit être parmi les  
 hommes ; & fans l'étoile domi-  
 nante & malheureuse de notre  
 Maison , il auroit dû être éle-  
 vé à des emplois plus considéra-  
 bles que ceux dans lesquels il a  
 passé sa vie.

Les Ennemis s'étant ensuite  
 éloignés de Verdun , on retira  
 une partie des troupes qu'on y  
 avoit jettées. Elles furent joindre  
 M. le Maréchal de Châtillon  
 vers Stenay , où il commandoit  
 un corps d'Armée composé de  
 quelques Régimens frais , & des  
 restes de la bataille de Thion-  
 ville. Il ne s'y passa rien de con-  
 sidérable.

Pour nous, nous demeurâmes  
 1639 à Verdun où Madame de Feu-  
 quieres revint bientôt ; & com-  
 me elle avoit d'assez bonnes  
 nouvelles de la santé de M. son  
 mari , & qu'elle étoit assurée que  
 son malheur ne lui avoit point  
 nui à la Cour , le calme com-  
 mença à se remettre dans son  
 esprit ; sa maison fut ouverte  
 comme auparavant , & devint  
 le rendez - vous des honnêtes  
 gens qui restoient encore dans  
 la ville. Nous y avions , outre  
 M. de Noailles dont j'ai déjà  
 parlé , Messieurs de Clanleu &  
 du Plessis - Belliere , & M. le  
 Comte de Saint-Aignan , qui  
 ayant toujours eu l'esprit galant ,  
 étoit

étoit alors passionné pour le vieux  ~~Gaulois~~  
 Gaulois & pour les *Rébus* qui <sup>1639</sup>  
 étoient à la mode en ce tems-là.  
 Ce n'étoit tous les jours que bil-  
 lets en langage d'Amadis , &  
 qu'énigmes de cette sorte ; & les  
 laquais avoient assez d'affaires  
 d'aller & venir de chez lui au  
 logis du Roi , où nous tâchions  
 de lui répondre. Madame de  
 Langlée , jeune mariée & belle ,  
 se trouvant aussi alors à Verdun ,  
 en augmentoit la bonne compa-  
 gnie : & ces Messieurs que j'ai  
 nommés danferent un ballet chez  
 elle.

Sur la fin de la campagne M.  
 de la Ferté-Imbaut , depuis le  
 Maréchal d'Etampes , demeura

*Prem. Partie.*

\* M

à Châlons pour commander les  
 1639 troupes qui étoient logées aux  
 environs. M. Arnould m'avoit  
 donné la Cornette de sa Compa-  
 gnie, celui qui l'avoit étant mon-  
 té à la Lieutenance que mon  
 oncle avoit fait vacquer par sa  
 mort ; & j'avois quitté Verdun  
 avec lui , pour le suivre au Ré-  
 giment. Etant venu à Châlons,  
 j'y renouvelai connoissance avec  
 le Marquis de Mauny , fils de  
 M. de la Ferté. Nous avions été  
 à l'Académie ensemble. Il étoit  
 pour-lors amoureux d'une Dame  
 de Châlons assez bien faite, & fort  
 jaloux de Buffy-Rabutin qui y étoit  
 bien mieux reçu que lui. Un soir  
 que j'avois soupé chez M. son pere,

il me dit tout bas , qu'il avoit be-  
soin de moi, & que nous fortissions. 1639

Je le suivis, & comme nous fûmes dans la rue, il me dit : « Allons » chez Mad. de . . . Buffy-Rabutin « y fera sans doute ; je lui veux faire quitter la place ». Je fis ce que je pus pour lui ôter ce dessein, étant fort contre mon inclination d'aller faire un vacarme chez une femme ; mais enfin n'en pouvant venir à bout, je résolus au moins de modérer sa fougue autant qu'il me seroit possible. On nous dit à la porte que Madame n'y étoit pas ; mais, sans nous arrêter à cela, nous montâmes droit à la chambre, où nous trouvâmes en effet Buffy-Rabutin avec elle. Il est aisé

de juger de l'embarras où nous les  
 1639 mêmes. Mais Buffy avec son esprit  
 adroit s'en démêla galamment, &  
 se tournant vers elle, lui dit : « Il y  
 » a apparence, Madame, que vous  
 » attendiez ces Messieurs, & j'au-  
 » rois mauvaise grace de vouloir  
 » entrer dans les secrets du fils de  
 » mon Général. » En achevant  
 ces paroles il fit une grande ré-  
 vérence, & sans attendre de ré-  
 ponse, il sortit. Nous ne profitâmes  
 guères de son absence ; car com-  
 me cette Dame étoit piquée par  
 plus d'une raison, il se fit, entre  
 le Marquis de Mauny & elle  
 une petite conversation de pico-  
 terie, qui auroit pû devenir fort  
 aigre, si je n'avois rabattu les



coups. Cependant comme il n'y ~~avoit~~ avoit pas beaucoup de plaisir <sup>1639</sup> pour aucun de la compagnie , nous ne la poussâmes pas bien loin , & nous nous retirâmes ; lui fort content de ce qu'il venoit de faire , & moi fort chagrin de m'être trouvé engagé à contribuer au déplaisir de deux personnes qui ne m'en avoient jamais fait. On sçut cela le lendemain par la Ville , & on en parla diversément. On admira la grande prudence de Buffy , & on renouvela les railleries qu'on avoit déjà faites sur son sujet , lui faisant dire à cette Dame (à son retour de Châlons , après la bataille de Thionville ) qu'il n'avoit jamais cru avoir autant d'a-

===== mour pour elle qu'il en avoit 3  
1639 & qu'il falloit que sa passion fût  
bien forte pour lui avoir fait ou-  
blier son honneur & son devoir  
en cette journée , par le desir  
qu'il avoit eu de se conserver  
pour elle. Pour moi je ne crois  
pas que ces reproches lui fussent  
dûs. Il a eu depuis des emplois  
considérables dans lesquels il a  
fait son devoir ; mais il y avoit  
peut-être quelque justice, qu'un  
homme qui devoit déchirer la  
réputation de tout le monde par  
ses médisances , ne fût pas  
exempt de celles des autres.

===== Les troupes ayant été mises  
1640 en quartier d'hiver , je m'en allai  
à Paris avec M. Arnauld. Nous

passâmes par Bayes , maison de ~~Madame de l'Orme~~ 1640  
 Madame de l'Orme , où nous  
 nous arrê tâmes un jour , en fort  
 bonne compagnie , dont la célèbre  
 Marion de l'Orme n'étoit  
 pas ce qu'il y avoit de moins  
 agréable. Elle étoit alors dans sa  
 grande beauté ; mais tous ses  
 charmes ne la mirent pas à cou-  
 vert de la fureur du Maréchal de  
 la Meilleraye dont elle me conta  
 l'histoire , en nous promenant le  
 long du canal de Bayes. Si elle  
 avoit été aussi sage que sa sœur  
 ( Madame de Maugerou ) le fut  
 à l'égard de ce Maréchal , à la  
 ruine de toute sa famille , elle  
 auroit laissé d'elle une plus belle  
 réputation.

M v

== Dès que nous fûmes à Paris ;  
1640 M. Arnauld commença à s'em-  
ployer fortement pour la liberté  
de M. de Feuquieres auprès du  
Pere Joseph & de M. des Noyers,  
tous deux ses amis. La chose par-  
loit d'elle-même. On sçavoit  
assez qu'on l'avoit précipité dans  
le malheur qui lui étoit arrivé ;  
& comme M. le Cardinal de  
Richelieu , qu'on peut dire avoir  
été le meilleur maître du monde  
à ceux qui le servoient , le regar-  
doit comme sa victime ; on n'eut  
pas de peine à le résoudre de le  
tirer de sa prison , & de lui faire  
oublier par des récompenses la  
douleur de sa défaite. Cependant  
comme il y avoit diverses choses

à ajuster pour cela , cette négocia-  
tion dura tout l'hiver. Le Roi <sup>1640</sup>  
avoit alors à Vincennes deux pri-  
sonniers de guerre de conséquen-  
ce , le fameux Jan-de-vert , & le  
Général Ekenfort. On résolut de  
faire l'échange de ce dernier avec  
M. de Feuquieres ; & les choses  
furent conduites au point qu'on  
étoit convenu des conditions  
avec les ennemis , auxquels on  
devoit encore payer une somme  
considérable. M. Arnauld ayant  
reçu toutes les expéditions néces-  
saires pour cela , avoit déjà , par  
ordre du Roi , tiré M. d'Ekenfort  
du bois de Vincennes , & l'avoit  
amené coucher chez mon pere ,  
auquel ce généreux Allemand

== avoit bien voulu donner cette  
1640 marque de son amitié. Ils avoient  
fait connoissance dans sa prison ,  
où mon pere alloit assez souvent  
voir M. l'Abbé de S. Cyran son  
intime ami , qui par des intrigues  
qu'on sçait assez , y avoit été mis  
depuis quelques tems. M. d'E-  
kenfort qui avoit beaucoup de  
mérite , reconnut bientôt celui  
de cet homme illustre. Il fut d'a-  
bord admirateur de sa vertu , que  
toute la modestie dont il la ca-  
choit ne pouvoit pas empêcher  
d'éclater , & il força en quelque  
façon sa grande retraite , en l'o-  
bligeant par charité de ne lui pas  
refuser dans ses chagrins les con-  
solations dont il avoit besoin , &c.

qu'il trouva dans ses discours si 1640  
 sages & si remplis de l'esprit de  
 Dieu. Mon pere qui les trouvoit  
 souvent ensemble goûta fort M.  
 d'Ekenfort ; M. d'Ekenfort de  
 son côté goûta fort l'esprit de  
 mon pere , enforte qu'il ne fut  
 pas difficile à M. de Saint Cyran  
 de lier entr'eux une amitié dont  
 il fut lui-même le nœud , & qui  
 n'étant fondée que sur la vertu ,  
 a duré autant que leur vie.

M. d'Ekenfort donc avoit cou-  
 ché chez mon pere ; & nous  
 étions prêts de partir avec d'assez  
 bonnes nouvelles pour consoler  
 M. de Feuquieres de tous ses  
 malheurs , puisqu'on lui promet-  
 toit de le faire Maréchal de France

& Gouverneur de Monseigneur  
 1640 le Dauphin. C'étoit assurément  
 un choix digne du discernement  
 de celui qui l'avoit fait , n'y ayant  
 peut-être personne en France qui  
 fût plus capable que lui de cet  
 important emploi. Mais comme  
 nous étions prêts de monter sur  
 nos chevaux de poste qui nous  
 attendoient dans la cour , nous  
 vîmes arriver l'Abbé de Feuquie-  
 res , qui n'étoit pas encore Ec-  
 clésiastique , avec un autre de ses  
 freres , qui nous apprenant la  
 triste nouvelle de la mort de M.  
 leur pere , nous précipiterent ,  
 pour ainsi dire , du comble de la  
 joie dans le plus profond abîme  
 de la douleur. Nous demeurâmes



fans parole & fans mouvement , ~~=====~~  
 comme des gens qui auroient été <sup>1640</sup>  
 frappés de la foudre. M. d'Eken-  
 fort lui-même en parut étonné  
 comme nous , quoiqu'il vît en  
 ce cruel contre-tems la ruine de  
 ses espérances , & un grand éloi-  
 gnement à sa liberté dont il avoit  
 commencé de goûter la douceur.  
 Il surmonta par grandeur d'ame sa  
 propre douleur, pour soulager celle  
 de ses amis , & s'employa à notre  
 consolation , comme s'il n'en  
 eût pas eu besoin pour lui-même.  
 On le remena le soir au bois de  
 Vincennes avec autant de tristesse  
 qu'on avoit eu de joie la veille  
 à l'en retirer. Nous apprîmes  
 après à loisir les particularités de

~~=====~~ cette mort , & avec d'autant plus  
1640 de douleur , qu'elle n'avoit pas  
été toute naturelle , ni fans soup-  
çon de poison. Il étoit guéri de  
ses blessures ; & il y avoit déjà  
quelque tems qu'il avoit quitté  
le régime d'un malade. Un jour  
maigre on lui servit une fort  
belle truite dont il mangea assez ,  
quoique fans excès. Peu de tems  
après il sentit d'extrêmes dou-  
leurs , qui devinrent si violentes ,  
que dans l'agitation qu'elles lui  
causerent , toutes ses plaies se  
r'ouvrirent , la fièvre lui prit ; &  
en peu d'heures il fut contraint  
de succomber à la violence du  
mal. Ainsi finit Manassé de Pas ,  
Marquis de Feuquieres , grand

en toutes choses , hormis en fortune. Il avoit servi le Roi dans ses armées depuis sa jeunesse , & avec tant de bonheur qu'il n'avoit jamais été blessé. Il avoit passé par tous les degrés , jusqu'aux premières charges de la guerre. Il fut employé en diverses Négociations & Ambassades ; & il s'acquitta de tous ces emplois avec une réputation particulière de valeur & de prudence. Il étoit d'un naturel doux , quoiqu'un peu prompt ; affable & gai , quoique sérieux ; fier & sévère quand il le falloit être , mais sans orgueil & sans dureté : sur-tout il étoit agréable & commode dans sa famille , également éloigné de

1640 ===== cette austérité chagrine de quel-  
 ques peres , qui les fait régner sur  
 leurs enfans avec une espece de  
 tyrannie , & de cette trop grande  
 indulgence de quelques autres ,  
 par laquelle ils en font souvent  
 des insolens & des libertins. Il  
 avoit une fermeté d'ame à l'é-  
 preuve des plus grands périls ;  
 & dans l'occasion un sens-froid  
 dont fort peu de gens sont ca-  
 pables. Cependant je dirai ici  
 ( parce que c'est une chose assez  
 remarquable ) qu'il avoit eu toute  
 sa vie , aussi bien que quelques  
 autres, une espece de petite super-  
 stition , qui consistoit à ne point  
 commencer par le vendredi quel-  
 que voyage considérable. Il s'en  
 mocquoit

mocquoit lui-même comme d'une chose vaine , & à laquelle on ne devoit point s'arrêter ; & en effet il ne s'y arrêta pas , puisque pressé par les instances réitérées de la Cour , il partit le vendredi de Verdun pour se rendre à son armée. Cependant on a pû voir par ce que j'ai rapporté de ce malheureux voyage , que ce que l'on peut regarder dans les autres comme une foiblesse , étoit en lui une espèce de présentiment , tels que nous lisons qu'en ont eu la plûpart des hommes extraordinaires.

Je me suis peut-être un peu étendu sur cette matiere , mais on le doit pardonner à une juste

reconnoissance qui ne me permet  
1640 pas de céler des vérités dont je  
suis encore plus persuadé, que je  
n'ai dessein d'en persuader les  
autres. Je perdis tout en le per-  
dant. Cette mort si surprenante ,  
à la veille d'une si grande for-  
tune , me fit faire des réflexions  
auxquelles je n'avois encore ja-  
mais pensé ; & si je ne renonçai  
pas dès-lors à l'ambition & aux  
vaines espérances du siècle , c'est  
que j'étois encore trop foible pour  
former une si grande résolution.

Le Roi conserva le Gouver-  
nement de Verdun au Marquis  
de Feuquieres d'aujourd'hui , &  
donna l'Abbaye de Beaulieu à  
son frere , qu'on prétendoit va-

cante par la félonie de M. l'E-  
vêque de Verdun, Prince de la 1640  
Maison de Lorraine, qui la pos-  
sédoit, & qui ayant suivi le parti  
du Duc Charles, faisoit la guerre  
à Sa Majesté.

Je servis cette campagne à ma  
Cornette. D'abord nous fûmes  
de l'armée de M. le Maréchal de  
Grammont, qui n'étoit encore  
que Comte de Guiche, avec la-  
quelle il fit mine de vouloir assié-  
ger Charlemont. Nous campâ-  
mes quinze jours ou trois semai-  
nes devant cette Place, où il se  
passa seulement quelques légères  
escarmouches. Ce fut-là les pre-  
mieres armes de M. le Duc d'En-  
guien qui étoit venu sous le titre

~~de~~ de Volontaire dans cette armée;  
1640 mais comme il eut reçu la nouvelle qu'on avoit formé le siège d'Arras , il nous quitta , & alla chercher dans une si grande occasion à donner des preuves de son courage , & de cette valeur héroïque qui lui a depuis acquis tant de gloire. Nous demeurâmes encore quelque tems dans notre camp après son départ. N'ayant pas grande occupation , on passoit les jours à jouer; & cela me fait souvenir de deux assez plaisantes choses , à propos du jeu. M. le Comte de Guiche jouant à grand prime avec M. Arnauld & quelqu'autre , s'emporta fort sur un coup qui vint



sa dispute, jurant & tempêtant 1649  
comme il lui étoit assez ordinaire.

Le jeu fini, & lorsqu'on lui eût  
laissé tout le tems de se refroidir  
& de redevenir de bonne humeur,  
M. Arnauld lui dit en riant : « Eh  
» bien, Monsieur, vous nous avez  
» fait tantôt une belle vie. Il est  
» vrai, répondit-il avec quelque  
» chagrin, mais c'est que je n'ai  
» pas un ami qui quand je m'em-  
» porte ainsi mal à propos me  
» donne un grand soufflet pour  
» m'en corriger. » Et il assuroit  
sérieusement qu'on lui feroit le  
plus grand plaisir du monde d'en  
user ainsi. « Je le crois, Monsieur,  
» lui dit M. Arnauld, mais à tout  
» hazard je ne voudrois pas être

== » cet ami. » L'autre histoire de  
1640 jeu est plus extraordinaire. Monsieur de Saint Aignan , toujours plein d'inventions nouvelles, comme chacun sçait , avoit inventé un nouveau jeu de cartes , auquel il jouoit un jour dans sa tente avec M. de Roquelaure , ( ils étoient alors tous deux Capitaines de Chevaux-légers ) il y eut difficulté pour un coup. M. de Roquelaure qui a plus l'esprit du jeu que personne , assuroit que par toutes les raisons du jeu , le coup devoit passer comme il disoit. M. de S. Aignan soutenoit le contraire , & se fondoit sur une assez bonne raison , ce lui sembloit , qui est qu'ayant fait


lui-même le jeu , il l'avoit fait ~~=====~~  
 ainsi , quand même ce seroit con- 1640  
 tre les raisons du jeu. Cependant  
 comme la dispute s'échauffoit , il  
 fallut prendre des juges qui con-  
 damnerent M. de S. Aignan , as-  
 surant qu'il n'avoit pas pû faire  
 en son jeu une faute contre les  
 règles. Il fallut en passer par-là ,  
 quoiqu'il ne pût pas bien com-  
 prendre qu'il ne fût pas permis  
 à un homme qui invente un jeu ,  
 de l'assujettir aux règles qu'il lui  
 plaît. Cela donna matière de rire  
 aux assistans , & en effet la chose  
 le méritoit bien.

Quelques jours s'étant passés  
 ainsi , M. le Comte de Guiche  
 eut ordre de mener une partie de

Niv

== ses troupes au siège d'Arras, &  
1640 de laisser l'autre sur la Meuse.  
Nos Carabins furent de ceux-ci.  
Vers la fin du siège, comme les  
convois se rendoient difficiles  
par l'approche de l'armée enne-  
mie, M. du Hallier, qui depuis  
a été M. le Maréchal de l'Hôpi-  
tal, eut ordre de se mettre à la  
tête de nos troupes pour escorter  
les convois. Il n'y eut jamais,  
je crois, de telles fatigues que  
celles que nous eûmes en ce bel  
emploi: nous n'étions pas plutôt  
revenus d'un convoi, qu'il falloit  
repartir pour un autre. Cependant  
c'étoit une chose nécessaire; &  
sans notre petite armée, la gran-  
de seroit morte de faim, & la

conquête d'Arras manquée. Le \_\_\_\_\_  
dernier que nous y menâmes de. 1640  
voit, selon toute apparence, donner lieu à une bataille : aussi tout ce qu'il y avoit de gens à la Cour voulurent être de la partie ; & le Roi qui étoit alors à Amiens ordonna que tous ces volontaires fussent commandés par M. de Cinq-Mars qui étoit alors son favori. Je ne sçais si c'est à cause qu'il avoit été malade ; mais quoique beau & de bonne mine ailleurs , & extrêmement paré ce jour-là , il ne paroissoit pas à la tête de son escadron avec cette noble fierté qui sied si bien à un homme de guerre. Messieurs de Mercœur & de Beaufort qui ne

 pouvoient se résoudre à lui obéir ;  
1640 firent l'honneur à M. Arnauld de  
vouloir combattre à notre tête ,  
c'est - à - dire , au poste avancé ;  
car en ce tems-là , les Carabins  
étoient en possession de l'avoir  
toujours. Nous marchâmes en  
bon ordre jusqu'à deux lieues du  
camp , ne doutant point de ren-  
contrer les ennemis ; & M. le  
Maréchal de la Meilleraye sur  
cette même opinion en sortit avec  
quelque Cavalerie , pour venir  
au-devant de nous. Nos coureurs  
crurent d'abord que c'étoit l'a-  
vant-garde ennemie. Il ne nous  
eut pas plutôt joint , qu'un Offi-  
cier dépêché par Messieurs les  
Maréchaux de Chaulnes & de

Châtillon , ses collègues en ce <sup>1649</sup>siége , le vint avertir que les ennemis avoient attaqué les lignes. Ils avoient pris ce parti-là plutôt que de venir à notre rencontre. M. le Maréchal de la Meilleraye repartit en même tems à toute bride , & nous le suivîmes avec toute la diligence qui nous fut possible. Il trouva le combat fort échauffé. On repoussa les ennemis , mais ils demeurèrent maîtres du Fort de Rantzau qu'ils avoient pris. Nous arrivâmes dans ce tems-là dans les lignes ; nous croyions camper au camp de César , qui est un ancien retranchement qui porte ce nom ; & nous avions grand besoin de re-

~~=====~~ pos , nos chevaux étant sur les  
1640 dents. Cependant on nous com-  
manda pour soutenir les troupes  
destinées à reprendre ce Fort de  
Rantzau. Nous fûmes long-tems  
exposés au canon des ennemis ;  
& pour nous raffraîchir après la  
reprise de ce Fort , on nous y  
envoya passer la nuit. Si nous  
eussions sçu nous repaître de chair  
humaine , nous étions en lieu de  
faire bonne chere ; car nous y  
trouvâmes beaucoup de morts.

Peu de jours après la Place  
n'espérant plus de secours , se  
rendit à composition. M. le  
Comte de Guiche y entra à la  
tête du Régiment des Gardes  
dont il étoit Mestre-de-Camp ,




& m'ayant rencontré dans la ville ~~=====~~  
 sur son passage , il me fit des re- 1640  
 proches obligeans de ce que je  
 ne l'avois point encore vû. Je me  
 promenai par toute cette grande  
 ville , & visitai les belles Eglises ;  
 & tant les Bourgeois que les Moi-  
 nes se tuoient de nous faire re-  
 marquer par-tout les fleurs-de-lis ,  
 comme autant de témoignages  
 de ce qu'ils avoient été autrefois  
 sujets de la France.

Etant revenu à Amiens , j'y  
 tombai malade d'une fièvre dou-  
 ble-tierce , qui me traita d'abord  
 assez mal. Madame de Feuquie-  
 res l'ayant appris , m'envoya en-  
 lever , & me fit venir à Feuquie-  
 res où elle étoit depuis quelques

== mois. J'y passai douze ou quinze  
1640 jours, sans que la fièvre me quit-  
tât. Enfin ennuyé de cette lon-  
gueur & de l'incommodité qu'il  
me sembloit que je caufois à tant  
de personnes obligeantes qui n'ob-  
mettoient rien pour me soula-  
ger, je résolus de regagner Paris,  
quelque résistance qu'y pût appor-  
ter Madame de Feuquieres, qui  
ne pouvoit se résoudre à me lais-  
ser partir en cet état. La fièvre  
me quitta dès la seconde journée,  
& j'arrivai à Pomponne auprès  
de mon pere vers le commence-  
ment d'Octobre.

== Je reçus peu de mois après une  
1641 nouvelle douleur bien sensible,  
par la mort de Madame de Feu-

quieres qui étoit revenue à Paris.   
 Depuis celle de M. son mari, 1641.  
 elle n'avoit fait que languir ; &  
 elle auroit assurément quitté la  
 vie sans aucun regret , si elle n'eût  
 pas laissé beaucoup d'enfans qui  
 avoient encore grand besoin  
 d'elle. C'étoit une femme d'un  
 mérite extraordinaire , & tout-  
 à-fait digne du mari que Dieu  
 lui avoit donné , si elle avoit  
 sçu comme lui , renoncer à la  
 fausse Religion dans laquelle ils  
 étoient nés.

Je passai tout l'hiver à Paris :  
 on y fit le mariage de M. le Duc  
 d'Enguien avec Mademoiselle  
 de Brézé , fille du Maréchal de  
 ce nom , & nièce de M. le Car-

~~=====~~  
1641 dinal , qui fit les nôces avec beaucoup de magnificence. On y représenta sur le théâtre de son Palais la Comédie de Mirame , dont Son Eminence elle-même avoit donné le dessein au sieur Desmaretz. Elle fut jouée en présence de la Reine. J'eus ma part de ce spectacle , & m'étonnai comme beaucoup d'autres qu'on eût eu l'audace d'inviter Sa Majesté à être spectatrice d'une intrigue qui sans doute ne devoit pas lui plaire, & que par respect je n'expliquerai point. Mais il lui fallut souffrir cette injure , qu'on dit qu'elle s'étoit attirée par le mépris qu'elle avoit fait des recherches du Cardinal. Elle en fut un peu vengée  
par

par le peu d'estime qu'on fit de ~~=====~~  
 cette Pièce, ce dont le Cardinal <sup>1641.</sup>  
 fut assez mortifié. On ne pouvoit  
 alors avoir d'autre satisfaction des  
 offenses d'un homme qui étoit  
 maître de tout, & redoutable à  
 tout le monde, quelque indi-  
 gnation qu'on eût contre lui d'un  
 pareil procédé

Je pensai être embarrassé quel-  
 que tems après dans une assez  
 méchante affaire. Mademoiselle  
 Paulet dont j'ai déjà parlé, avoit  
 un de ses parens ( l'Abbé de  
 Crioilles ) prisonnier à l'Officia-  
 lité de Paris. On l'accusoit seu-  
 lement d'avoir abusé d'une fille,  
 en lui faisant croire qu'il étoit  
 un Conseiller d'Etat, & de l'avoir

*Prem. Partie.*      \*    O

1641 épousée quoiqu'il fût Prêtre , par le ministère d'un valet qu'il avoit supposé être le Vicaire de Linas où ce beau mariage s'étoit fait. Son affaire étoit en assez mauvais état , & on avoit sujet de craindre qu'il n'en fortît mal. Mademoiselle Paulet qui avoit du cœur , en étoit dans une fort grande inquiétude ; & comme M. Arnauld avoit beaucoup d'amitié pour elle , il entreprit de tirer M. de Croizilles de sa prison. La chose étoit un peu délicate , mais que ne fait-on point pour ses amis ? Il prétendoit aller voir M. de Croizilles à l'Officialité : celui-ci l'auroit reconduit près de la porte ; M. Arnauld se feroit saisi du geolier ,

& auroit fait fortir l'Abbé. Je ~~devois~~ <sup>1641.</sup> avec dix Carabins qui auroient attendu dans un cabaret voisin , me rendre maître de la porte du cloître Notre-Dame , & assurer la retraite : ce pouvoit être un assez mauvais emploi. Toutes choses étoient disposées , & nous attendions chez Madame de Clermont , avec laquelle demouroit Mademoiselle Paulet , des nouvelles de M. le Comte de Guiche , qu'on avoit prié de présenter comment cette entreprise pourroit être prise par M. le Cardinal de Richelieu , qu'on ne croyoit pas s'y devoir beaucoup intéresser. Cependant ce fut tout le contraire ; & M. le Comte de

~~Guiche~~ Guiche écrivit un billet à M. Arnauld , par lequel il lui mandoit qu'il prît bien garde d'exécuter ce projet , & qu'il se perdrait infailliblement s'il le faisoit. Cela fit juger à toute la compagnie & à Mademoiselle Paulet elle-même , qu'il n'y avoit nulle apparence à persister en ce dessein ; ainsi tout ce beau projet s'évanouit. Mais je n'en fus pas quitte comme les autres ; j'en eus une grosse querelle avec une femme qui fut long-tems à me pardonner que je me fusse exposé, sans sa permission, à un péril qu'elle jugeoit plus grand qu'il n'étoit peut-être en effet.

Comme je ne tirois pas aisément de l'argent de mon pere,



& que je n'ai jamais pû me ré-  
 foudre à fubfifter aux dépens du <sup>1641</sup>  
 payfan & des pauvres , ainfi que  
 beaucoup de gens du métier , je  
 ne me trouvai pas en état de faire  
 la campagne de 1641 ; & je m'en  
 allai à Verdun à ma Compagnie.  
 M. le Marquis de Feuquieres d'a-  
 préfent , aujourd'hui Ambaffa-  
 deur auprès du Roi de Suede ,  
 avoit fuccédé au Gouvernement  
 de M. fon pere , & y étoit avec  
 toute fa famille. Comme nous  
 étions parens & bons amis , &  
 que depuis l'Académie où nous  
 avions été enfemble , nous n'a-  
 vions guères été féparés , je pas-  
 fois très-doucement auprès de lui  
 le tems que j'étois forcé de de-

===== meurer dans la garnison ; & nous  
 1641 ne nous quitions presque point.

Cela fit que je me trouvai un jour présent à une petite rencontre assez plaisante , & que je rapporterai sous le bon plaisir des Dames , protestant que je n'ai jamais rien eu dans l'esprit de ce qui les y pourroit choquer. M. de Feuquieres avoit envoyé querir un Bourgeois de la Ville , sur les plaintes qu'on lui avoit faites qu'il maltraitoit extrêmement sa femme qui étoit assez jolie. Il lui disoit force choses pour lui faire voir le tort qu'il avoit : il y ajoutoit des menaces. Le mari se défendoit le mieux qu'il pouvoit ; & comme il disoit avec emporte-

ment à M. de Feuquieres , que ~~=====~~  
 s'il sçavoit la méchante femme <sup>1641.</sup>  
 que c'étoit , il ne le blâmeroit  
 pas ; un sien compère qu'il avoit  
 amené avec lui , lui dit douce-  
 ment par-dessus l'épaule : « Com-  
 » père , il y a raison par-tout : on  
 » sçait bien qu'il faut battre une  
 » femme , mais il ne la faut pas  
 » assommer. » Cette belle maxi-  
 me nous fit fort rire. On loua le  
 compère de son bon jugement ;  
 & on renvoya le mari , à la char-  
 ge d'être plus sage.

Un jour que j'étois de garde à  
 la porte qu'on nomme *la Porte à*  
*chaussée* , il y arriva deux cavaliers  
 qui nous donnerent les premières  
 nouvelles de la bataille de Sedan.

== Tout le monde a sçu ce qui s'y  
1641 passa , & que M. le Cardinal fut  
consolé de la perte que nous y  
fîmes quand il sçut que M. le  
Comte y avoit été tué ; mais je  
n'ai vû personne qui sçût une par-  
ticularité que je vais dire , & qui  
peut occasionner des réflexions  
touchant la mort de M. le Comte,  
de laquelle on a parlé si diverse-  
ment , & avec tant d'incertitude.  
Un de ces Commis que M. des  
Noyers employoit en diverses  
fortes de commissions , & qui  
nous apportoit quelquefois de  
l'argent à Verdun pour payer no-  
tre Régiment , me dit un jour ,  
que deux ou trois mois après la  
perte de cette bataille , M. des

Noyers l'avoit envoyé querir , & ~~lui~~  
 lui avoit dit de se rendre au jour <sup>1641.</sup>  
 & à l'heure qu'il lui marqua , avec  
 une assez grande somme d'argent  
 en or , & des lettres de change  
 pour beaucoup plus , sur la mon-  
 tagne de Donchery, au pied d'une  
 croix , d'où l'on découvre toute  
 la Ville ; qu'il en verroit sortir  
 un homme en deuil sur un cheval  
 noir ; que cet homme le viendrait  
 aborder , & qu'il lui donnât tout  
 l'argent qu'il lui demanderoit. Le  
 Commis y fut : l'homme qu'on lui  
 avoit désigné ne manqua pas de  
 s'y rendre. Il lui demanda s'il n'a-  
 voit pas ordre de lui donner de  
 l'argent : il répondit que oui , &  
 lui demanda s'il seroit content de

tant, ( je ne me souviens pas pré-  
 1641 cisément de la somme. ) Le Ca-  
 valier lui dit que ce n'étoit pas  
 assez , & qu'il lui falloit encore  
 tant. Le Commis lui donna ce  
 qu'il demandoit : ils se séparèrent ,  
 & jamais depuis il n'en a entendu  
 parler. Cette aventure , à mon  
 avis , peut faire penser & deviner  
 bien des choses ; & une si grande  
 récompense ne pouvoit être que  
 pour un service important.

Je passai toute cette année à  
 Verdun ; & il me semble que ce  
 fut celle en laquelle M. le Duc  
 de Lorraine ayant fait son accom-  
 modement avec le Roi , fut remis  
 en possession de ses Etats. M. de  
 Feuquieres crut être obligé de

lui envoyer faire ses complimens, ~~\_\_\_\_\_~~  
 & me choisit pour cette commif- 264<sup>1</sup>.  
 sion. Je trouvai ce Prince à Pont-  
 à-Mousson avec toute sa Cour. La  
 Princesse de Cantecroix, sa pré-  
 tendue femme, & la petite Prin-  
 cesse sa fille y paroissoient avec  
 tout l'éclat de la Souveraineté. On  
 voit peu de plus grandes beautés  
 que celles qui brilloient en elle  
 en ce tems-là. Je trouvai par bon-  
 heur le Duc dans la meilleure  
 humeur du monde : il me fit de-  
 meurer seul avec lui dans sa  
 chambre, où après m'avoir inter-  
 rogé sur beaucoup de choses, &  
 m'avoir parlé fort avantageuse-  
 ment de feu M. de Feuquieres,  
 il me demanda si j'avois été avec

lui au combat de Poligny. Je lui  
 1641 dis que non , mais que j'avois ap-  
 pris de lui toutes les belles actions  
 de conduite & de valeur qu'y avoit  
 faites Son Altesse. « Il est vrai, me  
 » dit-il , que j'y fis mon devoir ;  
 » mais M. de Feuquieres n'a pas  
 » sçu , peut-être , que je ne fus  
 » forcé de me retirer que par faute  
 » de munitions , & après avoir fait  
 » tirer dans les mousquets jus-  
 » qu'au dernier bouton d'argent  
 » de mon juste-au-corps. » Je ris  
 un peu en moi-même de cette  
 gasconade en un Lorrain , mais  
 j'y applaudis pourtant comme je  
 devois. En sortant dans son an-  
 ti-chambre qui étoit pleine de  
 Colonels & d'autres Officiers , il



vit un Cavalier qui s'approchoit ~~pour~~  
 pour lui parler ; & le prévenant il <sup>1641</sup>  
 lui dit : « Eh bien, vous me ve-  
 » nez encore demander de l'ar-  
 » gent, n'est-il pas vrai ? » Puis  
 se tournant vers ceux qui étoient  
 autour de lui, « C'est une chose  
 » étrange, dit-il, je n'ai dans  
 » mes troupes que ce seul Fran-  
 » çois que M. de Souvrai m'a  
 » donné, & il est sans cesse à me  
 » demander de l'argent, comme si  
 » j'en donnois à mes troupes.  
 » N'est-il pas vrai, Messieurs,  
 » continua-t-il en parlant à ses  
 » Officiers, que j'ai bien accou-  
 » tumé de vous en donner ? » Il  
 passa ainsi, laissant ce pauvre hom-  
 me dans la dernière confusion.

Il ordonna au Marquis de Blin-  
 1641 ville, un des plus qualifiés de sa  
 Cour, d'avoir soin de moi. C'é-  
 toit un parfaitement honnête  
 homme: il connoissoit toute no-  
 tre Cour, y ayant même pris  
 alliance. Il me mena dîner chez  
 lui; & en nous entretenant, il  
 me conta une aventure de sa vie  
 assez singulière. Au commence-  
 ment du séjour qu'il fit à Bru-  
 xelles avec le Duc, il devint fort  
 amoureux de la Comtesse de  
 Cantecroix, & fut assez heureux  
 pour n'en être pas haï. Cela dura  
 quelque tems avec toute la sa-  
 tisfaction pour lui qu'on peut ai-  
 sément s'imaginer; mais il fut  
 étrangement surpris un peu après,

lorsque, sans lui en avoir donné ~~aucun~~  
aucun sujet, il la vit se refroidir <sup>1641</sup>  
pour lui. Il lui en demanda la  
cause plusieurs fois, sans qu'elle  
la lui voulût dire. Enfin un jour,  
forcée par les instances qu'il lui  
en faisoit : « Je vous satisferai,  
» dit-elle, mais vous ne le sçau-  
» rez pas de moi. » Elle lui dit  
ensuite de venir seul chez elle le  
soir, & qu'il trouveroit une per-  
sonne qui le conduiroit en lieu  
où il seroit éclairci de ce qu'il  
cherchoit. Il s'y rendit dans le  
plus grand embarras du monde,  
ne sçachant quelle explication  
donner à tout ce qu'elle lui avoit  
dit. Il fut conduit dans un cabinet  
qui répondoit à la ruelle du lit de

cette Comtesse. De-là il pouvoit  
 1641 aisément entendre ce qu'on y di-  
 soit. Il n'y avoit pas long tems  
 qu'il attendoit, lorsqu'il y vit ve-  
 nir le Duc de Lorraine avec cette  
 Dame, lequel après mille pro-  
 testations d'un amant très passion-  
 né, la pressoit extrêmement de  
 consentir à l'épouser. Qui eût  
 voulu être à cent lieues de-là,  
 c'étoit le Marquis de Blinville.  
 Le reste de la conversation lui  
 dura une année : enfin elle finit ;  
 & la Comtesse ayant reconduit le  
 Duc, revint trouver son prison-  
 nier qui se jettant à ses pieds, lui  
 demanda mille pardons de l'auda-  
 ce qu'il avoit eue, & ne la regar-  
 da plus après cela que comme la  
 femme

femme de son maître. En effet ce beau mariage s'accomplit peu de <sup>1641.</sup> tems après. On peut voir dans l'Histoire quelles en ont été les suites ; mais je dirai à propos de cela une plaisanterie de M. de Lorraine, qui fera voir le caractère de son esprit ; & le cas qu'il faisoit de l'excommunication dont le Pape l'avoit frappé. Il ne fut pas long-tems bien avec le Roi : il sembloit qu'il ne se fût raccommodé que pour achever de piller tout ce qui restoit de biens dans son pays. Les peuples qui ont toujours eu pour lui une affection extraordinaire , & en quelque façon aveugle , malgré tous les maux qu'il leur a causés , se fai-

1641 gnerent encore alors pour lui en donner des marques , espérant qu'à l'avenir ils alloient se remettre de toutes leurs pertes par la paix. Mais ce Duc avoit bien d'autres desseins : il ne pensoit qu'à refaire ses troupes , & il s'avisa d'un plaisant moyen pour remonter sa Cavalerie. Il assemblea tous ses Curés , sous prétexte de délibérer des choses qui regardoient leurs Eglises ; & pendant qu'on les amusoit , il fit prendre tous leurs chevaux qu'il fit ensuite distribuer dans ses Régimens , disant qu'il n'étoit pas raisonnable que des Prêtres allassent à cheval , & que tant de braves Cavaliers fussent à pied. Il ne tarda guères après cela

à en venir à une nouvelle rupture =====  
 avec nous. Il battit M. du Hallier à 1641  
 Lifou, & lui prit tout son bagage.  
 On trouva dans ses coffres une  
 Croix du S. Esprit qu'on apporta  
 à M. de Lorraine, qui la prenant  
 par le cordon bleu, & la mon-  
 trant aux soldats : « Eh bien ,  
 » mes compagnons , leur dit-il ,  
 » on dit que nous sommes excom-  
 » muniés ; voyez , voilà le Saint  
 » Esprit qui se range de notre  
 » parti.» C'est assez parler de M.  
 de Lorraine.

Pendant le séjour que je fis à  
 Verdun , nous ne fûmes pas tou-  
 jours inutiles ; il ne se passoit guè-  
 res de semaine que nous ne vis-  
 sions les ennemis ; mais comme

---

---

1641

ce n'étoient que des rencontres de partis de garnison à garnison , je ne grossirai pas ces Mémoires de ces petits combats , dont il y en eut pourtant d'assez beaux. J'eus bien une autre affaire en ces tems-là avec un Conseiller du Parlement de Metz , qui s'étant rencontré à Verdun en un tems où par l'absence de M. de Feuquieres & du Lieutenant de Roi , je me trouvois Commandant dans la Place , voulut entreprendre de marcher devant moi à la Procession du jour de l'Assomption , qu'on fait tous les ans par ordre du Roi. Il s'imaginait , quoique seul , devoir représenter tout le Parlement. J'étois d'une opinion



différente ; & en effet , quand il =====  
 voulut sortir de l'Eglise devant 1641  
 moi , je le mis derriere un peu  
 rudement. Il fit de grands procès  
 verbaux contre moi , & il ne me  
 menaçoit pas moins que de me  
 faire couper le cou. Je ne m'en  
 mis pas beaucoup en peine ; en  
 effet , il ne m'a point fait de mal.

Vers l'automne de 1642 on =====  
 donna un corps de troupes à M. 1642  
 Arnauld avec lesquelles il eut  
 ordre de bloquer la Motte , la  
 meilleure Place qui restât à M.  
 de Lorraine , & dont la garnison  
 incommodoit fort par ses courses  
 toutes les Provinces voisines. Il  
 m'écrivit à Verdun , me propo-  
 sant fort honnêtement de venir

== servir auprès de lui , en une occa-  
1642 sion où il avoit besoin de person-  
nes de confiance. Je le fus trouver  
aussi-tôt ; & comme j'avois ap-  
pris que mon pere avoit vendu sa  
terre d'Andilly , ce qui étoit le  
plus grand tort qu'il pût me fai-  
re ; je priai M. Arnauld de lui  
représenter mes intérêts : à quoi  
il reçut pour réponse , qu'il me  
dédommageroit d'ailleurs. Sur  
cette parole , qu'il ne m'a pour-  
tant pas tenue , je fus le trouver  
à Paris : il me confirma les mê-  
mes promesses , & m'obligea de  
ratifier le contrat auquel mon  
consentement étoit nécessaire. Il  
me donna cent pistoles , & je  
n'en ai jamais eu davantage.

Avec cela je me rendis auprès de M. Arnauld qui assembloit ses troupes dans le Bassigny. Peu de tems après il prit ses quartiers alentour de la Motte, & la bloqua si bien tout l'hiver, qu'on ne fut plus incommodé des courses de sa garnison, & qu'elle-même le fut beaucoup. Ce ne fut pas sans d'extrêmes fatigues de notre part. Nous étions presque continuellement à cheval, par les neiges & un froid extrême; mais il est vrai que ces peines étoient adoucies par la bonne compagnie que nous trouvions en ce pays-là, à la campagne, & à Chaumont, y ayant alors de fort jolies femmes.

== 1642 Madame la Marquise d'Eseau, sœur du Marquis de Nangis, étoit une des plus considérables : elle avoit avec elle une de ses parentes Religieuse, mais qui n'en portoit guères l'habit, n'en ayant qu'une espèce de coëffure, & une petite guimpe fort claire & fort courte ; elle eut été bien fâchée que cette guimpe eût caché sa gorge qui étoit fort blanche & fort bien faite. On me faisoit un peu la guerre au sujet de cette Dame ; mais, je puis le dire, fort injustement ; car quoique je la trouvasse belle, qu'elle le fût en effet, & que je ne fusse pas alors fort scrupuleux ; il est vrai pourtant que je n'ai jamais été assez

abandonné pour n'avoir point  
d'horreur des sacrilèges. Ainsi je <sup>1642</sup>  
n'avois pour elle que du respect,  
& plus peut-être qu'elle n'en au-  
roit souhaité : car elle se croyoit  
si peu Religieuse, qu'elle pensoit  
dès-lors à se faire absoudre de ses  
vœux ; & en effet elle se maria  
depuis. J'aurois été bien plus  
sensible aux manieres douces &  
enjouées de Mademoiselle de  
Créange que nous voyions sou-  
vent à Chaumont avec Madame  
la Comtesse de Créange sa mere,  
fille de M. d'Andelot, de l'illus-  
tre Maison de Coligny. C'étoit  
une femme encore bien faite &  
de bonne humeur, quoiqu'elle  
ne fût plus dans une grande jeu-

neffe , & qui pouvoit se vanter  
1642 d'avoir les plus belles mains du monde. Elle se vantoit d'une autre chose moins agréable assurément , c'étoit de n'avoir jamais couché avec son mari qu'il ne fût ivre. Sa fille n'avoit pas tant de beauté qu'elle , mais elle étoit jeune & plus agréable. Cependant toute la bonne intelligence qui fut entre nous , aboutit à me faire son ennemi, & elle mon ennemie; ( au moins c'étoit ainsi que nous nous appellions ) ; mais cette inimitié ne m'empêcha pas , quelques années après , de me réjouir de son mariage avec le Comte de Lignon, & de m'affliger de sa mort, que lui causa sa premiere couche.

Parmi beaucoup d'Officiers & ~~de~~  
 de jolies femmes , il étoit difficile <sup>1642</sup>  
 qu'il n'y eût un peu de galanterie.  
 On fit des vers, on érigea des Or-  
 dres de Chevalerie bons ou mau-  
 vais. Mais quelque Dame de notre  
 cabale , pour s'en mocquer en fit  
 un assez joli , quoiqu'elle le trai-  
 tât elle-même de ridicule , en le  
 nommant l'*Ordre des Allumettes*.  
 On en portoit une d'argent atta-  
 chée à un ruban jaune & gris-de-  
 lin , avec ce vers :

Nous ne brûlons que pour brûler les autres.

Sur la fin de l'hiver M. Arnauld ~~me~~  
 me dépêcha à la Cour pour divers <sup>1643</sup>  
 besoins de ses troupes. Je fus  
 obligé de laisser mes chevaux à

== Troyes ; & pendant qu'on m'en  
1643 cherchoit , j'eus le loisir de m'é-  
claircir de ce que j'avois ouï dire  
de la grande averfion de ce peu-  
ple pour les Jéfuites. C'eft, je crois,  
la feule ville en France où ces  
Peres ayent voulu s'établir fans  
le pouvoir faire. Il n'y a forte  
d'extrémités qu'elle n'ait foufferte  
pour s'en garantir , jufqu'à être  
accablée de quartiers d'hiver &  
de taxes, par le reffentiment de M.  
des Noyers, Secrétaire d'Etat qui  
étant leur ami & leur protecteur,  
tenta toutes fortes de voies pour  
les y faire recevoir. Il les y établit  
même une fois par une Lettre de  
cachet , & ils fe vinrent planter  
dans une maifon qu'ils avoient



achetéé secrètement. Mais la Ville ayant député à la Cour pour <sup>1643</sup> faire ses remontrances là-dessus, les Députés s'adresserent à M. le Cardinal de Richelieu. Le P. Joseph, Capucin, étoit présent : il n'aimoit pas les Jésuites ; & en badinant avec sa corde, il disoit tout bas entre ses dents, enforte qu'un de ces Députés le pût entendre : « Ne sçauriez-vous vous » en défaire ? » Ce fut assez dit : le Député ne poursuivit point la réponse ; mais étant de retour à Troyes, & ayant fait son rapport, Messieurs de la Ville firent prendre un bâton d'Exempt à un inconnu, qui s'en alla à la maison des bons Peres, & comme en

== ayant l'ordre du Roi ; il les fit  
1643 monter dans un carrosse qu'il leur  
avoit amené , & les conduisit  
hors de la Ville où ils ne sont  
point rentrés depuis. Le tour étoit  
un peu délicat ; mais sur l'assu-  
rance du Pere Joseph qui pou-  
voit tout auprès de M. le Cardī-  
nal , ils ne craignirent point de se  
commettre , & la chose leur réus-  
sit. Ce Pere étoit un homme har-  
di & peu scrupuleux , témoin la  
réponse qu'il fit à un Officier  
qui étant venu prendre ses ordres  
pour quelque entreprise en Alle-  
magne , ayant pris congé de lui ,  
se souvint qu'il avoit oublié de  
lui demander quelque chose.  
Etant donc revenu sur ses pas ,

il le trouva disant la Messe. Il s'approcha, & lui dit tout bas : 1643  
 « Mais , mon Pere , si ces gens-  
 » là se défendent ? Qu'on tue  
 » tout , » lui répondit le Pere ; &  
 il poursuivit sa messe sans s'en  
 embarrasser autrement.

J'eus bien à souffrir en ce voyage à la Cour , des longueurs & des rigueurs de M. des Noyers , qui bien qu'ami de mon pere , exerça fort ma patience. J'avois beau le presser de m'expédier , à peine m'écoutoit-il , tant il étoit accablé de monde , lorsqu'il donnoit ses audiences. Enfin je me résolus de tenter de le prendre à une heure extraordinaire à S. Germain. Ce fut au sortir de la messe

qu'il entendoit de grand matin  
1643 tous les jours. Je le suivis , sans  
qu'il m'appercût , jusques dans sa  
chambre. Je pensois bien avoir  
tout gagné ; mais dès que je me  
fus fait voir à lui , il me dit  
seulement : « Ce n'est pas l'heure ,  
» ce n'est pas l'heure. » J'eus beau  
lui dire , qu'il y avoit quinze  
jours que j'avois cherché toutes  
les heures inutilement ; & qu'en-  
fin s'il lui plaisoit de m'écouter ,  
il le pourroit faire sans consé-  
quence , puisqu'il n'y avoit en-  
core personne à la porte. Il ne  
me répondit jamais que la même  
chose. Cependant voyant bien  
que je n'étois pas content , il  
me dit cette petite flatterie pour  
m'adoucir :

m'adoucir : « Vous êtes sçavant  
 » aussi-bien que vaillant ; souve- 1643  
 » nez-vous de ce vers de Virgile :

... *molles aditus & tempora nosce.*

Je lui dis que c'étoit ce que j'avois cru faire en le prenant à cette heure. Enfin il fallut sortir sans rien obtenir pour lors ; mais sur le midi il me fit rappeler , & m'expédia.

Nous achevâmes l'hiver comme nous l'avions commencé , allant de quartier en quartier visiter tous les postes que nous occupions. En l'un d'eux je vis une chose qui paroîtroit presque incroyable , & qui m'a bien persuadé de la force & de l'agilité des Irlandois. Nous en avions deux


1643 Régimens dans nos troupes , un commandé par Duval , & l'autre par Fischwilain. Ce Colonel étoit un jour avec M. Arnauld devant un château dont celui-ci avoit fait réparer une brèche, avec des poutres plantées en terre comme des pieux , & qui se joignant faisoient une espèce de muraille presque droite , de plus de vingt pieds de haut , qui se terminoit à une fraise , le derriere étant plein de terre. M. Arnauld lui dit : « Eh » bien , Monsieur le Colonel , » croyez - vous que les ennemis » nous prennent par-là ? Cela est » fort bien réparé , Monsieur , lui » répondit-il , mais avec tout cela , j'ai cent soldats dans mon

» Régiment , qui vont monter 1643.  
 » sur cette brèche , comme s'ils  
 » avoient des échelles. Ah ! lui  
 » dit en riant Monsieur Arnould ,  
 » je donne une pistole à tous ceux  
 » qui y monteront. Non , non ,  
 » Monsieur , reprit le Colonel ,  
 » ne vous engagez pas à cela ,  
 » donnez - en seulement une au  
 » premier que je nommerai. » Et  
 en même tems ayant appelé un  
 de ses soldats qui se trouva-là ,  
 il lui dit : « Eh bien , mon com-  
 » pagnon , ne monteroies-tu pas  
 » bien à cette fraise ? il faut voir ,  
 » Monsieur , lui répondit-il en  
 » son langage. » En même tems  
 quittant son épée & sa bandou-  
 lière , il prit sa course ; & s'étant

=== élançé & donnant du pied contre  
 1643 la brèche , nous fûmes tous éton-  
 nés de le voir en un instant attaché  
 à la fraise. Il eut la récompense  
 qu'on lui avoit promise ; & il eut  
 pû la partager avec dix autres aux-  
 quels nous vîmes faire la même  
 chose. Ce Colonel nous assura qu'il  
 avoit eu un laquais, de sa nation ,  
 qui l'avoit suivi à pied de Châlons  
 à Paris. Il couroit la poste, & ce  
 laquais lui tenoit toujours l'étréié  
 quand il changeoit de cheval.

Au mois de Mai suivant le Roi  
 mourut , & fit voir avec l'étonne-  
 ment de tout le monde , autant  
 de fermeté dans sa mort qu'il  
 avoit montré de foiblesse pendant  
 sa vie. Toute la face de la Cour



fut changée. La Reine qui avoit  toujours été sans crédit, devint <sup>1643</sup> toute-puissante. Chacun s'empres-  
soit auprès d'elle, ou pour con-  
server ses emplois, ou pour en ob-  
tenir de nouveaux. Elle témoigna  
d'abord de la reconnoissance pour  
ceux qui l'avoient servie pendant  
ses disgraces. Elle fit M. l'Evê-  
que de Beauvais son premier Mi-  
nistre; mais le peu de capacité  
qu'elle y reconnut lui fit bientôt  
changer ce choix, en faveur de  
Monsieur le Cardinal Mazarin,  
qu'elle crut plus capable qu'aucun  
autre de la soulager du poids des  
affaires. Il sçut ensuite avec son  
esprit adroit & insinuant, ména-  
ger si bien celui de la Reine,

qu'il l'engagea dès-lors à lui donner cette puissante protection qu'elle lui continua toujours depuis, même dans les tems les plus difficiles, & qui a vérifié ce qu'elle dit un jour en regardant un portrait de M. le Cardinal de Richelieu à Ruel, se tournant vers ceux qui étoient auprès d'elle : « Si cet homme, leur dit-elle, » avoit vécu jusqu'à cette heure, » il auroit été plus puissant que jamais. » Faisant bien voir que malgré les grands démêlés qui avoient été entr'eux, elle auroit préféré à ses ressentimens le bien de l'Etat, en continuant de se servir des conseils de ce grand génie. Mon pere qui avoit tou-

jours eu un attachement fort particulier pour elle , reçut alors de 1643  
 Sa Majesté beaucoup de marques de confiance , & donna quelque petite jalousie à des gens qui avoient plus d'ambition que lui ; mais il borna toutes ses demandes à celle de la liberté de M. l'Abbé de Saint Cyran, qui étoit depuis si long-tems au Bois de Vincennes. Il l'obtint de la bonté de la Reine, & fut beaucoup plus sensible à cette grace, qu'à celle d'une pension qu'elle lui donna de son propre mouvement. Il ne jouit pas long-tems de la joie d'avoir délivré son illustre ami ; car ce grand personnage mourut d'apoplexie l'année suivante.

1643 Le commencement du nouveau règne se fit estimer par des actions de clémence & de justice. La Bastille qui avoit été remplie de prisonniers sous Louis XIII, en fut vidée sous le Roi son fils. Parmi tous ceux qui en sortirent on remarqua particulièrement la différence des humeurs des Maréchaux de Vitry & de Bassompierre ; car le premier ne perdit pas un moment à sortir dès que la porte lui fut ouverte : il ne capitula point , & s'en alla sans marchander à sa terre de Châteauvilain , où on l'envoyoit ; au lieu que l'autre s'en fit beaucoup prier, voulant avant toutes choses qu'on le rétablît dans sa charge de Co-

lonel-Général des Suisses. A la ~~fin~~ fin pourtant , à la priere de ses <sup>1643</sup> amis , il entendit raison & se retira pour quelque tems où on l'avoit relégué. Il disoit que tout le changement qu'il avoit trouvé dans le monde depuis douze ans de prison qu'il ne l'avoit vû, c'étoit que les hommes n'avoient plus de barbe , & les chevaux plus de queue. Mais on remarquoit en lui bien un autre changement ; car cet homme si galant autrefois, & qui avoit passé pour la merveille de la vieille Cour, paroissoit alors comme un Allemand , tant son air & ses manieres avoient changé depuis qu'il ne l'avoit plus pratiquée. Ce qui fait bien voir

que l'air de la Cour est quelque  
 1643 chose qui ne se conserve que là; &  
 qu'on a beau être bien fait & avoir  
 de l'esprit, si on n'a pas ce je ne  
 sçais quoi, qui ne s'acquiert que par  
 l'usage, & encore par un conti-  
 nuel usage, on ne réussira point  
 à y être regardé comme de mise.

Dans ce changement de Gou-  
 vernement, M. Arnauld me ren-  
 voya à la Cour avec des lettres  
 pour la Reine & pour les nou-  
 veaux Ministres. En arrivant à  
 Châlons, j'appris à la poste qu'il  
 venoit d'y passer un courier de M.  
 le Duc d'Enguien, portant la  
 nouvelle de la fameuse victoire  
 de Rocroi, qui fut comme le  
 premier degré par lequel cet ex-

cellent Prince monta , au comble de la gloire où l'ont placé depuis <sup>1643</sup> tant d'actions extraordinaires. Cette bataille est assez marquée dans nos histoires , pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en parler ici. Mais je dirai en passant l'action remarquable qu'y fit le Baron de Sirot , Gentilhomme Bourguignon, que feu M. de Feuquieres avoit tiré du service d'Allemagne pour le rendre à son Prince naturel. Il commandoit le Corps de réserve ; & comme l'aîle droite des ennemis avoit enfoncé & mis en désordre notre aîle gauche, pendant que M. le Prince pouffoit de son côté tout ce qui étoit devant lui, un Officier major croyant la ba-

taille perdue, vint porter l'ordre au  
1643 Baron de Sirot de se retirer avec  
son gros ; mais lui qu'une longue  
expérience avoit rendu plus clair-  
voyant dans les combats , lui ré-  
pondit sans s'étonner : « Je vois  
» bien , Monsieur , que vous ne  
» sçavez pas comment on gagne  
» des batailles ; pour moi , je veux  
» gagner celle-ci. » Et marchant  
en même tems contre les enne-  
mis à demi-rompus de la charge  
qu'ils nous avoient faite ; non-  
seulement il les arrêta , mais il  
les fit fuir à leur tour , & donna  
le loisir à M. le Prince de rallier  
nos troupes étonnées , de les  
remener au combat , & de se  
frayer le chemin à une des plus



entieres victoires qui se soit peut-  
 être vûe de nos jours. Cet Officier <sup>1643.</sup>  
 qui y eut une si bonne part, se  
 vantoit d'une chose fort singulie-  
 re & fort glorieuse, de s'être trou-  
 vé dans trois batailles rangées,  
 d'y avoir combattu main à main  
 contre trois Rois; sçavoir, les  
 Rois de Pologne, de Suede, &  
 de Dannemarc, & d'avoir rempor-  
 té des marques de les avoir vû de  
 si près; leur ayant enlevé, à l'un  
 son bonnet, à l'autre son écharpe,  
 & à l'autre un de ses pistolets.


Je trouvai la Cour dans la joie  
 qu'on peut s'imaginer après une  
 si bonne nouvelle. La Reine re-  
 çut avec beaucoup de bonté ce  
 que j'étois chargé de lui dire de

la part de M. Arnauld , & me  
 1643 renvoya à M. le Tellier , qui  
 avoit été mis en la place de M.  
 des Noyers , pour me donner les  
 ordres nécessaires à la continua-  
 tion de notre blocus. J'avoue que  
 je fus agréablement surpris de  
 trouver en ce nouveau Ministre  
 autant d'honnêteté & de douceur,  
 que j'avois éprouvé en son pré-  
 décesseur de rudesse & d'austérité.  
 Il ne me fit point languir après  
 mes expéditions ; & au bout de  
 quinze jours je fus de retour au-  
 près de M. Arnauld, avec le plai-  
 sir de lui apporter satisfaction sur  
 toutes les choses qu'il avoit de-  
 mandées.

Il fut rendre une visite de de-

voir & de bienfiance à M. le ~~Maréchal~~ <sup>1643</sup> de Vitry qui étoit dans son voisinage à Château-vilain : je l'y accompagnai, & nous fûmes bien étonnés que personne ne voulût nous loger dans cette petite Ville, M. le Maréchal l'ayant défendu, parce qu'il vouloit recevoir chez lui tous ceux qui le venoient visiter ; par un esprit bien différent de celui de beaucoup de gens d'aujourd'hui, qui ont fait venir la mode d'envoyer à l'hôtellerie tous les équipages de leurs amis : quelques-uns par vanité , pensant faire par-là les grands Seigneurs ; mais beaucoup plus par une véritable avarice déguisée sous le nom de liberté.

La saison commençant à s'avancer , M. Arnould rapprocha ses quartiers à la portée du canon de la Motte , pour la ferrer de plus près ; quelques jours après nous devions commencer à faire le dégât de la plus belle moisson du monde , alentour & sur la montagne où elle étoit située, Mais M. Arnould reçut ordre de mener les troupes qu'il commandoit à M. le Prince qui avoit assiégé Thionville. Ce lui fut un grand chagrin de se voir ainsi enlever le fruit de ses travaux & la récompense qu'il eut eu raison d'espérer , s'il eût réduit à l'obéissance du Roi une Place si importante ; ce qu'il auroit fait infailliblement :

failliblement : mais enfin il fallut   
 obéir. Nous trouvâmes Mon-<sup>1643</sup>  
 sieur le Prince bien avancé dans  
 son siège ; & comme notre renfort  
 lui venoit fort à propos , nous en  
 fûmes fort bien reçus. J'eus la  
 curiosité de vouloir faire le tour  
 des lignes en-dehors , pour voir  
 s'il y auroit bien de la différence  
 de celles que nous y avions faites  
 quatre ans auparavant. Je n'y en  
 trouvai presque point , en ce qui  
 étoit du côté de la Place ; mais  
 au-delà de la rivière M. le Prince  
 avoit étendu ses quartiers bien  
 plus loin que nous ; aussi avoit-il  
 beaucoup plus de troupes. En  
 achevant de visiter ces postes ,  
 deux cavaliers me soupçonnant

==== peut - être de quelque mauvais  
1643 dessein m'arrêterent , sans aucune  
résistance de ma part , me voulant  
mener , disoient - ils , à Monsieur  
le Prince. Je leur dis qu'ils ne lui  
feroient rien voir de nouveau , &  
que j'avois déjà eu l'honneur de  
le saluer , étant Officier dans les  
troupes que lui avoit amenées  
Monsieur Arnauld. Je marchois  
si tranquillement en m'entretene-  
nant avec eux , qu'ils virent bien  
qu'ils s'étoient mépris ; ils me  
quitterent avec des excuses que  
je reçus comme je devois , puis-  
qu'en effet ils n'avoient fait que  
leur devoir. Nous fûmes quatre  
ou cinq jours dans le Camp , pen-  
dant lesquels M. Arnauld ayant  
reçu un appel du Chevalier de

Bourlemont , pour quelque logement qu'il avoit fait sur les terres 1643.  
 du Marquis de Cy son frere , ils se battirent avec des seconds : Monsieur Arnauld y fut blessé à la main , & ils furent ensuite séparés. On ne le pansa qu'avec la poudre de sympathie qui commençoit à être en vogue cette année , & il en fut guéri en fort peu de tems. Je le trouvai au lit en revenant de la promenade dont je viens de parler ; & quelque touché que je fusse de son mal , je ne pus m'empêcher de me plaindre à lui avec beaucoup d'émotion , de ce qu'il ne m'avoit pas fait l'honneur de se servir de moi en cette rencontre , il m'en fit des

== excuses avec beaucoup de bonté ;  
1643 & me dit enfin , qu'il n'auroit ja-  
mais osé revoir mon pere , s'il  
m'avoit employé en une occasion  
de cette nature. J'avois bien de  
la peine à me payer de cette rai-  
son , & je ne laissois pas d'avoir  
un dépit secret qui m'empêcha de  
dormir toute la nuit. Dieu se servit  
de ce moyen pour me faire penser  
à moi ; & je me dis enfin en moi-  
même : « Ne suis-je pas bien mal-  
» heureux & dans une étrange con-  
» dition qu'il faille être ainsi affli-  
» gé de n'avoir pas commis un  
» crime » ? Cette pensée qui arrêta  
tout mon esprit , modéra le cha-  
grin où j'étois : & je fis dès-lors des  
souhaits , si je n'en pris pas encore



la résolution , de quitter une pro-  
 fession où l'on étoit toujours dans <sup>1643.</sup>  
 des dispositions si contraires à son  
 salut.

Grace à la piété du Roi & à sa  
 fermeté inébranlable pour abolir  
 l'usage des duels , ceux qui pren-  
 nent les armes pour son service ne  
 doivent plus être tourmentés de  
 ces scrupules. Rien ne les peut  
 plus empêcher d'embrasser la plus  
 honorable des professions , qui as-  
 sure le repos de l'Etat , & fait ré-  
 gner le Prince avec gloire. Je re-  
 vins à Pomponne dans ces pensées ;  
 Monsieur Arnauld m'y laissa avec  
 mon pere : pour lui , il s'en alla à  
 la Cour , bien assuré d'avoir de  
 l'emploi ; & m'ayant promis de

=====demander pour moi un Brevet  
1643 d'Aide-de-Camp, pour servir avec  
lui. Il fut quelques jours sans me  
donner de ses nouvelles ; enfin je  
fçus qu'il n'avoit pû obtenir pour  
moi une grace dont je ne me  
croyois pas tout-à-fait indigne.  
Dieu le permit, sans doute, pour  
m'humilier, & pour achever de  
me dégouter de la vie que j'avois  
menée jusqu'alors. Enfin je pris  
ma résolution ; je la dis à mon  
pere qui en fut ravi de joie, cela  
s'accordant aux sentimens de piété  
qu'il a toujours eus, & à la desti-  
nation qu'il avoit faite de moi dans  
mes jeunes années, comme par un  
esprit prophétique, quoique j'y  
eusse alors si mal répondu. M.

Arnauld fut surpris de mon changement, & en fut affligé : il me re-<sup>1643</sup>  
 présenta tout ce qu'on peut s'ima-  
 giner pour m'en dissuader ; mais  
 enfin m'y voyant ferme, il me dit  
 que j'avois raison. Son propre  
 malheur qui depuis tant d'années  
 de service, le tenoit encore fort  
 éloigné des récompenses qu'il  
 méritoit, le convainquoit assez du  
 peu de fond qu'on devoit faire sur  
 tant de vaines espérances ; & en-  
 fin il cessa de s'opposer à une réso-  
 lution qu'il se seroit estimé heu-  
 reux de pouvoir prendre lui-même.

*Fin de la Première Partie.*





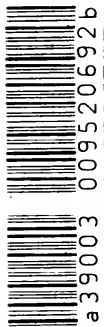












a39003 009520692b

